

En création lors de la saison 2012/2013

La Langue de ma Mère

de **Tom Lanoye**
Surtitrage en néerlandais

Traduit du néerlandais (Belgique) par
Alain van Crugten

Conception et réalisation
René Georges

Adaptation scénique
Christian Leblicq

Scénographie, illustrations & accessoires
Alain Roch

XkTheater Group

René Georges (directeur artistique)

18, Rue du Centenaire

5170 Profondeville (Belgique)

Fax: +32(0)2/647 28 22

GSM: +32(0)488 285 024

www.xktheatergroup.be

info@xktheatergroup.be

« *Le monde est gigantesque, / et partout cependant
Je demeure le même...And here we go, Johnny. Go go, go.* »

La Langue de ma mère

de **Tom Lanoye**

Surtitrage en néerlandais

Traduit du néerlandais (Belgique) par
Alain van Crugten

Conception et réalisation
René Georges

Adaptation scénique
Christian Leblicq

Regard extérieur

...

Avec
René Georges *dans le rôle de Tom*

Scénographie & accessoires
Alain Roch

Eclairages

...

Images
Xavier Istasse

Musique et environnement sonore

...

Costumes

...

Régie

...

Maquillages

...

Une production de l'XK Theater Group. Avec le soutien de Hypothésarts, la scène des écritures. Texte publié à la maison d'édition parisienne La Différence.

TABLE DES MATIERES

| | |
|--|----|
| 1. Distribution | 2 |
| 2. INTRO | 4 |
| 3. L'XK THEATER GROUP | 5 |
| 4. BIO TOM LANOYE, auteur | 6 |
| 5. BIO CHRISTIAN LEBLICQ, adaptateur et metteur en scène | 7 |
| 6. BIO RENÉ GEORGES, acteur | 9 |
| 7. Historique de création de l'XK Theater Group | 11 |
| 8. Prix et distinctions | 12 |
| 9. DRAMATURGIE ET MISE EN SCÈNE | |
| • L'histoire | 13 |
| • Ébauche d'adaptation, susceptible de modification... | 14 |
| • Du théâtre dans le théâtre | 20 |
| • MA LANOYE WAS EEN TONEELDIVA. | 22 |
| • Un monde gigantesque | 23 |
| • Pistes de travail de René Georges | 29 |
| • Note pour une scénographie de Alain Roch | 33 |
| • Storyboard | 36 |

Annexe: CV, revue de presse récente...



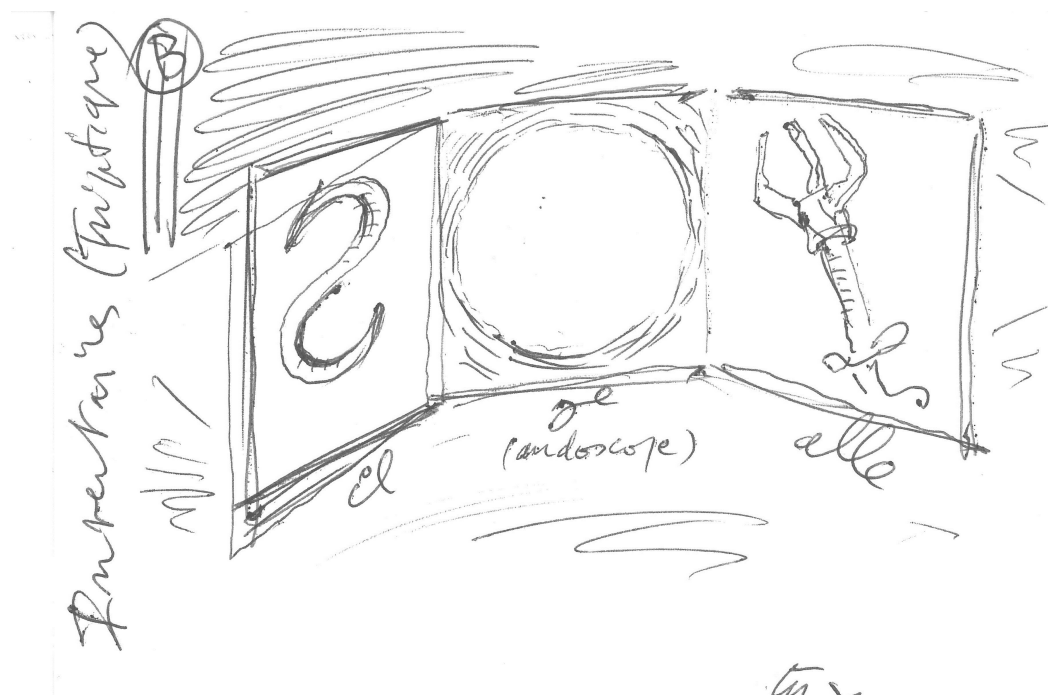
La boucherie de Roger et Josée Verbeke, Chaussée d'Anvers à Sint-Niklaas.

INTRO

Pourquoi moi? Pourquoi? Parce que, point barre. Ça suffit maintenant. Hache et tranche, dénude chaque petit os, commence. N'importe où. Mais commence.

D'abord, c'est un coup de foudre pour une mère "[La Josée](#)", plus grande qu'elle-même, larger than life, [elle naturellement] qui pourrait être la maman de tous. "Bon sang de bon dieu! Quel choc ce roman tissé dans une langue de virtuose remarquablement traduite par Alain Van Crugten. C'est encore toute mon enfance qui me remonte à la gorge, [elle, elle, elle] si proche du livre, un curieux présage, une sorte de magma qui refait surface, et donne lieu à une rencontre avec l'auteur un jour de plein soleil. Arrive la lecture à la librairie Papyrus à Namur, un moment intense, beau, rare. Lui, ce Tom Lanoye, éructant son texte en flamand, et moi [les yeux écarquillés] qui tente de le faire à la flamande, mais avec le français, puis [lui et moi] ensemble, un peu comme on fait du jazz... Bref, c'était joli ce bazar ou bordel, ça déchire les coeurs, deux hommes avec leurs langues si différentes qui viennent du même pays... La Belgique. C'est comme vous le voulez, où vous irez j'irai. En Wallonie? En Flandre? C'est un peu ça non la Belgique [qui résiste]? La Josée [elle] fait renaître en moi "mon vrai pays", une envie de retourner sur la scène, mais de l'autre côté cette fois, celui de l'acteur. Point barre. Vas-y! Go! Johnny, go."

Commentaire de René Georges, le 12 juillet 2011 (Festival d'Avignon)



Association-projection. Storyboard de Alain Roch.

L'XK THEATER GROUP

L'XK Theater Group s'inspire étroitement du travail théorique et pratique du dramaturge anglais Edward Bond. Viennent s'ajouter des scénographes, des décorateurs sonore et musiciens, des vidéastes et des comédiens. Ils sont sélectionnés de manière spécifique en fonction du texte choisi, du projet. L'XK Theater Group ne bénéficie d'aucune subvention annuelle récurrente, ni "contrat programme" auprès de la Communauté française de Belgique. Il est donc obligé de solliciter des aides ponctuelles à La C.A.P.T (CONSEIL DE L'AIDE AUX PROJETS THÉÂTRAUX), ou via des structures théâtrales de coproductions, qu'elles soient nationales ou internationales. Vu ce contexte instable, le **"Do it your self"** est le plus souvent appliqué au sein de notre structure de production, et cela **depuis 10 ans**.

À ce jour, l'XK Theater Group, c'est déjà **une dizaine de spectacles à forte distribution, tous professionnels, appréciés par la critique et le public, et des centaines de représentations à travers la Belgique, la France, et l'Afrique...**

Il s'agit surtout, de créer **des partenariats artistiques à valeur éthique et sociale**. Voilà pourquoi l'XK Theater Group s'est associé notamment avec le Théâtre de Poche à Bruxelles, le Festival Esperanzah ! à Floreffe, le Festival Jazz à Ouagadougou (Burkina Faso), le CITO (Carrefour International du Théâtre de Ouagadougou) au Burkina Faso, La Maison de Théâtre la Cité à Marseille, et le Carreau scène nationale de Forbach et l'Est Mosellan, avec lesquels l'XK Theater Group partage un partenariat de création et de diffusion. Il bénéficie aussi de l'aide précieuse du CIFAS, de la Commission Internationale du Théâtre Francophone (CITF), de L'OIF (Organisation Internationale de la Francophonie, du WBI (Wallonie Bruxelles international) pour la concrétisation de ses projets à l'étranger.

Depuis 2011, l'XK Theater Group a établi **un siège de diffusion et de production en Afrique**, via **une collaboration avec le Carrefour International de Théâtre de Ouagadougou et la Compagnie la Colombe de Ouagadougou** et son directeur artistique Salifou Kientega. Une expérience théâtrale hors norme axée sur le Nord et le Sud, et impliquant une réflexion sur le sens et l'utilité du théâtre aujourd'hui dans ce monde. Soit...

Le théâtre comme engagement vers une société plus libre, plus démocratique.

Le but étant de créer des partenariats artistiques à valeur éthique et sociale.

Axer celui-ci sur l'approche des gens, grâce à **l'immersion** de toute une équipe artistique sur le continent choisi (une expérience de vie en soi), le tout donnant lieu à une « sensibilisation » proche des réalités des populations locales.

Tisser des échanges artistiques et de styles avec d'autres continents: en décloisonnant les pratiques et en favorisant la libre circulation de savoirs et pratiques (Nord / Sud).

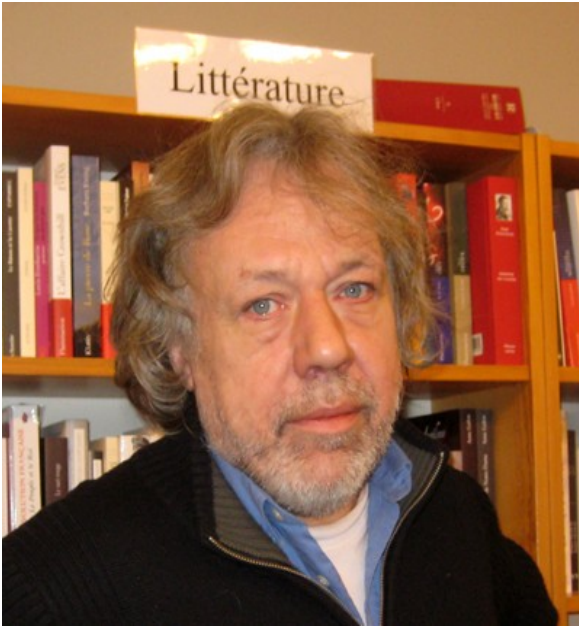
BIO TOM *Emiel Gerardine Aloïs* LANOYE [auteur]



Tom Lanoye (Sint-Niklaas 1958), vit et travaille à Anvers et Cape Town. Auteur aux multiples facettes, parmi les plus reconnus de sa génération, il est un personnage célèbre en Flandre, aux Pays-Bas et en Allemagne, où il est le dramaturge étranger le plus joué. Mais aussi créateur littéraire éclectique : poète, romancier, auteur de nouvelles, chroniqueur, auteur de théâtre, scénariste et performeur de ses propres œuvres et de celles d'autrui. Depuis vingt ans, il est célèbre pour ses prises de position critiques tant dans les médias que dans son travail d'écriture, où il aborde volontiers des thématiques sociales. Dès ses études à l'Université de Gand, il déclame ses propres textes sur la scène de divers cabarets littéraires. En 1985, il conquiert la notoriété avec **Slagerszoon met een brilletje** (Un fils de boucher avec de petites lunettes). Suivent à partir de là nouvelles, romans, essais, recueils de poèmes et pièces de théâtre dont deux, **Méphisto for ever** et **Atropa, la vengeance de la paix** furent montées en France et firent sensation en Avignon en 2007 et 2008, avant d'être représentées au Théâtre de la Ville de Paris et de tourner dans tout le pays. Il vient de créer l'événement au dernier festival d'Avignon lorsque son complice belge mit en scène dans la Cour d'honneur du palais des Papes pour plusieurs spectacles, dont celui de la clôture, son **"Bloed en Rozen, Sang et Roses"**, Un texte de 2h30 sur le destin croisé de Gilles de Rais et de Jeanne d'Arc écrit à la demande des organisateurs. De l'avis des critiques, il tint les spectateurs en haleine au point d'en sortir littéralement hantés. Et pour la première fois dans son histoire, la langue de Vondel fit son apparition dans le festival. C'est dire que Tom Lanoye pèse déjà lourd dans la littérature européenne. Digne successeur de Hugo Claus dans son célèbre *Chagrin des Belges*, il allie un regard sarcastique sur la société flamande avec une tendresse ironique et lucide. Le nouveau roman de Tom Lanoye, « **Sprakeloos** * » (Sans voix), paraît en 2009. Dix-huit ans après « *Kartonnen Dozen* » (Les boîtes en carton), il poursuit le récit autobiographique de son grand amour de jeunesse. « Jamais je n'aurais pensé donner une suite à « **Kartonnen Dozen** », avoue-t-il. De morgen qualifie *Sprakeloos* de livre « déchirant et hilarant », tandis que *De Tijd* place d'emblée ce roman au côtés des meilleures œuvres de Claus et de Boon. Pour le *Standaard*, Tom Lanoye est un auteur au sommet des ses capacités.

* *Sprakeloos* (traduit en français sous le titre « La Langue de ma mère ») s'est imposé en bestseller, il a été nommé pour tous les grands prix et a valu à son auteur le Gouden Uil du Lecteur et le **Prix Henriëtte Roland Holst**.

BIO CHRISTIAN LEBLICQ [l'adaptateur]



Fondateur et directeur artistique de la Compagnie Hypothésarts – Belgique.

Sous son empreinte, la compagnie – qui fêtera en septembre 2010 ses 30 ans – se spécialise dans l'adaptation scénique d'œuvres littéraires. Elle est reconnue en Belgique comme une compagnie atypique dans le paysage du spectacle vivant. Son aura franchit allègrement les frontières de la Communauté française de Belgique pour gagner la francophonie.

L'adaptation littéraire s'écarte largement du montage-collage de textes. Sous la conduite de Christian Leblicq, l'œuvre théâtrale est l'aboutissement d'une nouvelle écriture, spécifique à la mécanique théâtrale. Il en résulte des créations inédites. Citons parmi quelques unes : ***Allah n'est pas obligé d'après Ahmadou Kourouma*** (100 représentations) ***The Naked Man – d'après Charles Bukowski*** (145 représentations), ***Le Chant de l'Amour et de la Mort – d'après Rainer Marie Rilke*** (65 représentations), ***La Vague à l'Âme – d'après Fernando Pessoa*** (120 représentations), ***Le Songe d'un homme ridicule – de Dostoïvski*** (75 représentations), ***Printemps dans un jardin de fous*** d'Henri Frédéric Blanc (200 représentations).

Depuis l'année 2003, la compagnie s'est installée à Namur et organise la mise en réseau de partenaires pour l'aboutissement d'un projet durable des littératures sous le label « la Scène des écritures ».

Dans le même esprit de démarches innovantes, l'année 2008 a vu éclore le projet de *nomos odos*, le «chemin», une parole nomade sur la route de chacun, qui conjugue la déclinaison de deux manières opératoires de faire du théâtre. La première, le « Théâtre-Citoyen », correspond à une facture classique. La seconde innovante et de forme mobile a été baptisée « Théâtre-agera ».

Cette nouvelle forme théâtrale consiste en la mise à la scène de textes littéraires dans une pièce suivie d'un débat. Le singulier travail dramaturgique qui en découle replace l'humain à l'avant-centre des préoccupations dans un projet ontologique. Dans les formes moyennes et courtes, le rejet de la machinerie théâtrale et des artifices traditionnels permet une quasi totale liberté de lieu de représentation et une accessibilité pour tous notamment par le prix démocratique pratiqué.

Le théâtre comme lien social, culturel et politique

En périphérie à ses réalisations théâtrales, la compagnie s'investit dans des démarches publiques pour rendre la littérature accessible à tous.

L'hospitalité de la mise en page se réalise par des expositions urbaines et par une galerie poétique.

Par ailleurs, les actions menées en parallèle à la création artistique proprement dite s'inscrivent dans une logique volontaire d'éducation permanente. En 2009, la Compagnie franchit un pas de plus en offrant toutes les avant-premières de ses spectacles aux plus démunis, sous le label « Article 23 – Ceci vous appartient » !



Tom enfle la robe de chambre de Josée. Storyboard de Alain Roch.

BIO RENÉ GEORGES [interprète de Tom]



René Georges, comédien et metteur en scène, dirige l' XK Theater Group. Il a joué dans de nombreux spectacles au théâtre dont **Black Milk** de Sigarev dans le cadre d'Europalia Russie au Rideau de Bruxelles, dans **La Vague à l'âme** d'après l'œuvre de Fernando Pessoa, où il jouait le poète Fernando Pessoa, mis en scène par Christian Leblicq, **Anéantis** de Sarah Kane, **Visage de Feu** de Mayenburg, tous deux mis en scène par Michel Bernard au Théâtre de Poche, **Le café des patriotes** de Jean-Marie Piemme, mis en scène par Philippe Sireuil au Théâtre Varia repris dans la foulée au Théâtre de Lille.

René Georges a par ailleurs joué dans des pièces aussi variées que **Visage de feu Parasite** de M.V Mayenburg, **Jeux de deux** de Sami Keskinvälälä (Finlande) pour le Marathon Européen de l'écriture à Bruxelles, dans **Chien** de Paul Nizon, **Ciment** de Heiner Müller, **Le dernier chant d'Ophélie**, une création de la compagnie du Grand Guignol (*Prix spécial du Public au Festival de Châlon*), **Le baiser de la femme araignée** de Manuel Puig, **Ubu Reine** d'après les carnets secrets d'Helena Ceausescu, **La langue, l'exil** d'après Tahar Ben Jelloun et Mahmoud Darwich, **A ceux qui viendront après nous** par le collectif Brecht, **Pièces d'identité-Les Grandes Ombres** de Jean-Marie Piemme, **La cruche cassée** de Heinrich Von Kleist. Il travaille fréquemment avec la Compagnie expérimentale Victor B et Jean-Michel Frère (**Victor B, Une certaine image du Bonheur**), **Le Public** de Garcia Lorca mis en scène par Frédéric Dussenne...

Il participe comme acteur et metteur en scène aux lectures de la Balsamine 2008-2009, un rendez-vous mensuel, avec la participation de Magali Pinglaut, René Georges, Christian Crahay et Olivier Coyette. Une équipe de jeunes acteurs met en voix, un lundi par mois, des textes contemporains, si possible inédits, de préférence d'auteurs belges, qui ont fait l'objet d'un coup de cœur. **Coup d'état** de Justin Fleming, **Ismail-Hamlet** de Hakim Marzougui, **Beyrouth Adrenaline** de Hala Ghosn et Jalie Barcion, Les lectures étaient organisées grâce à l'aide du Centre des Arts Scéniques, du Centre des Ecritures Dramatiques Wallonie-Bruxelles et de la SACD.

En ce moment, il prépare au Poche **Le Test**, la dernière production de l'XK Theater Group. La saison passée, il a monté **Barbe-Bleue, espoir des femmes** de Déa Loher au Théâtre de Namur (Grand

Manège), spectacle repris au Carreau, Scène nationale de Forbach de l'Est Mosellan, et aux Écuries de Charlerois Danses. Vient ensuite, **Un Homme est un Homme** créé en 2010 au Poche et la quatrième réalisation avec l'Afrique (en tournée dès 2012 au Burkina Faso, Mali, Niger, Sénégal et Côte d'Ivoire). On retrouve dans **Un Homme est un Homme** des comédiens africains avec lesquels il a déjà travaillé entre autres au Théâtre de Poche dans **Allah n'est pas obligé** de Ahmadou Kourouma et **Maison d'arrêt** d'Edward Bond. Sa première production **Pulsion** de Franz Xaver Kroetz a remporté un solide succès auprès du public et de la critique. **Allah n'est pas obligé** a été joué 9 semaines à bureaux fermés. Le spectacle est parti en tournée au Burkina Faso, en RDC ainsi qu'en Belgique et en France. Puis vient l'écriture et la mise en scène de **Profération de nos mots les plus cachés**. Un atelier-crédation réalisé dans le cadre du Manifeste 2005 à Grande-Synthe (France). Et **Bash Latterday plays** de Neil LaBute créé au ZUT en 2007. Il est nominé 3 fois au **Prix du Théâtre 2007** dans les catégories « Meilleure mise en scène », « Meilleure actrice » et « Meilleur acteur », et Lara Persain remporte le **Prix de la meilleure actrice**. Il a fait l'objet d'une importante tournée en Belgique, France et a été repris au Théâtre des Doms dans le cadre du Festival d'Avignon 2008.

Il obtient le **Prix de l'Union des artistes** en 1993.

Il a enseigné l'art dramatique à l'Institut des arts de diffusion de Louvain-La-Neuve et au Conservatoire royal de Liège (ESACT). Il donne des stages en Belgique et à l'étranger (RDC, Burkina Faso, France) et a travaillé avec diverses associations, notamment avec les Iles de Paix, l'Unicef, la Croix Rouge, L'Asadho, la Conader.

Il a écrit deux pièces de théâtre dont **Janna**, qui a reçu en 2009, le Prix Tarmac du Monde Francophone (Paris), et **Un Homme est un Homme**, sélectionnées toutes deux par le Tarmac pour le **Prix de La Maison d'Europe et d'Orient à Paris**, en vue de faire parties du réseau européen de traduction théâtrale.

Historique de création de l'XK Theater Group

2012 (en cours) – **"Le test"** de **Lucas Bärfus**. Sera créé du 3 au 26 mai 2012 au Théâtre de Poche.

2011 - Direction du work shop **"Construire des paysages humains"** au Théâtre de Poche à Bruxelles.

"Barbe-Bleue, espoir des femmes" de **Dea Loher** créé au Grand Manège le 15 mars 2011 à Namur, et en tournée aux Ecuries de Charleroi Danses et à la Scène Nationale de Forbach et de l'Est Mosellan (France).

2010 - **"Un homme est un Homme"** de René Georges, créé au Théâtre de Poche. Tournée au Burkina Faso, Niger, Côte d'Ivoire, Sénégal, Mali, RDC. Nommé au Prix de la Critique 2010.

"Entre cime et racines", une collaboration artistique avec le Théâtre des Zygomars pour le Festival Jeune Public de Huy. En tournée en Belgique et en France.

2009 - **"In limine"** de et par **Michèle Nguyen** créé pour le festival de Mythos 2008 à Rennes (France)

2007 - **"Bash, latterday plays "** de Neil Labute. *Nommé aux Prix de la critique 2007, dans les catégories : meilleure mise en scène, meilleure actrice, et meilleur acteur. Prix de la critique 2006-2007 : meilleure comédienne attribué à Lara Persain. Repris dans la sélection officielle du Théâtre de Doms lors du festival d'Avignon 2008.* En tournée en Belgique et France.

2006 - **"Maison d'arrêt"** d'**Edward Bond**, créé au Théâtre de Poche à Bruxelles et à la Fabrique de Théâtre (Hainaut).

2005 - **"Profération de nos mots les plus cachés"** - Un atelier-crédation réalisé dans le cadre du Manifeste 2005 à Grande-Synthe (France)

2004 - **"Allah n'est pas obligé"** d'**Ahmadou Kourouma**, au Théâtre de Poche à Bruxelles. Tournée en Belgique, France, Burkina Faso, RDC. Spectacle fédérateur de l'opération TOUS EN SCENE POUR LA PAIX en RDC, initiée par le Théâtre de Poche de Bruxelles en collaboration avec l'ASADHO (association Africaine des Droits de L'homme), Le Ministère des Affaires étrangères de Belgique (Programme de Promotion de la Paix en RDC), La CONADER (Commission Nationale de Désarmement, Démobilisation et Réinsertion), Le GADERES (Le Groupe d'Action pour la Démobilisation et la Réinsertion des Enfants Soldats), L'UNICEF et la Croix Rouge.

2003 - **" Pulsion"** de **Franz Xaver Kroetz**, créé au Grand Manège à Namur et au Théâtre de Poche à Bruxelles.

2000 - **"Excédents de poids, insignifiant amorphe"** de **Werner Schwab**, créé aux Bateliers à Namur.

Prix et distinctions

"*Un homme est un Homme*" de René Georges a été nommé au prix de la critique 2010, dans la catégorie: Meilleure scénographie (Dao Sada et Olivier Wiame).

Prix Tarmac 2009 du Monde Francophone (Paris) pour l'écriture de la pièce "Janna". Auteur: René Georges.

Finaliste au Prix des metteurs en scène pour l'écriture de la pièce "Janna". Auteur: René Georges.

"*Bash, latterday plays*" de Neil Labute faisait partie de la Sélection officielle du Théâtre des Doms lors du Festival d'Avignon 2008.

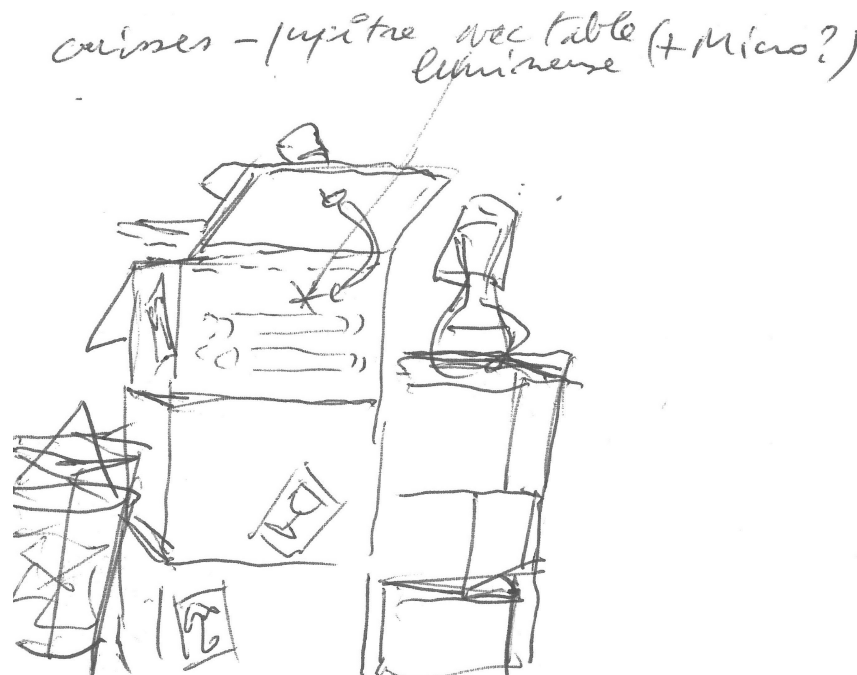
Nommé au Prix de la critique 2007, dans les catégories: Meilleure mise en scène (René Georges). Meilleure actrice (Lara Persain). Meilleur acteur (Fabrice Rodriguez) pour "Bash Latterday plays" de Neil Labute.

Prix de la critique 2007 dans la catégorie "Meilleure actrice" attribué à Lara Persain pour son interprétation dans "Bash, latterday plays" de Neil Labute

Prix de l'Union des Artistes 1993.

Prix spécial du jury du Journal Le Soir au "Festival Théâtre en Compagnies 1994", attribué à René Georges pour son interprétation du rôle de Victor B, mise en scène de Jean-Michel Frère.

René Georges est diplômé de l'Institut des Arts de Diffusion de Louvain-La-Neuve (IAD).
Mention: Grande Distinction.



Storyboard de Alain Roch.

DRAMATURGIE ET MISE EN SCÈNE

L'histoire

Avec son mari Roger Josée tient une boucherie à Sint-Niklaas, une bourgade prospère de Flandre orientale proche de la frontière hollandaise. Son père était issu lui-même d'une famille de bouchers. Sa mère venait d'une famille d'entrepreneurs; trilingue, elle avait commencé par travailler comme secrétaire de direction dans une entreprise de jute à Lokeren ; après son mariage et un premier enfant - elle en aura cinq - elle abandonne son travail à l'extérieur pour aider son mari à la boucherie (pour faire certaines préparations, servir au comptoir et faire les comptes). Son hobby est le théâtre amateur; elle joue dans la troupe locale de son quartier. La moyenne bourgeoise, dont le couple fait partie, y vit bien sans céder cependant aux dépenses superflues. Chez les Lanoye aussi tout se calcule et tout se trouve consigné dans un cahier où chaque jour Josée remplit les colonnes des plus et des moins. Une tâche qu'elle revendique et que personne n'oserait lui ravir eu égard aux quelques années qu'elle passa, avant son mariage, dans un bureau de comptabilité. Elle y acquit le goût des chiffres et s'imprégna de leur rigueur. Elle s'y forgea aussi un caractère bien trempé qu'elle conserva jusqu'à ce que la maladie s'en mêle. Et elle prit soin, dès les prémices des projets matrimoniaux, de poser comme condition à leur aboutissement que sa future destinée n'entravât point son hobby, le théâtre amateur qu'elle pratiquait avec la troupe locale. Elle y donnait sa pleine mesure pour, un jour, obtenir la consécration ultime lorsqu'elle tint un rôle au KVS de Bruxelles. L'apothéose, la gloire! Elle ne séparait pas le théâtre de la vie ordinaire où seul le personnage changeait. Mais la langue, la langue toujours, qu'elle considérait comme son outil de travail permanent. Jusqu'au jour où, sans doute depuis le décès accidentel d'un fils dont elle ne se remit jamais, cette langue en vint à montrer des signes de dérèglement avant de tomber dans l'aphasie. complète. Et la maladie poursuivit son œuvre destructrice à tel point que, devant ses accès de violence, il fallut se résoudre à l'interner. Sans qu'elle ne retrouve l'usage de la parole, ses crises s'estompèrent et le processus curatif l'autorisa à quelques libertés; pour un très bref congé en famille d'abord, une journée complète ensuite et enfin un week-end. Mais celui-ci tourna court dès le dimanche et depuis, l'état de moeder Josée ne cessa de se dégrader.

Ébauche d'adaptation, susceptible de modification...

Un homme se réveille ébouriffé brusquement au milieu de boîtes en carton au devant d'un container fermé. Comme sorti d'un mauvais rêve, il tend la main vers ses lunettes à la mode, les mets, regarde sa montre comme s'il n'avait pas cessé de penser à son réveil, prend un livre de jeunesse colorié, l'ouvre, jette un œil, se lève, le referme, va le poser sur une planche à repasser adossée au container. Il marche doucement pour ne pas réveiller brutalement l'âme des personnages présents dans sa tête. Soudain, il nous découvre, enfle une veste de smoking, ajuste sa coiffure, sa chemise blanche et son pantalon, baragouine quelques mots pour lui seul, prend la planche à repasser, hésite, puis l'ouvre, pose dessus un projecteur dia sorti d'une caisse, l'allume... Une photo se projette quelque part sur la porte du container. Il fixe l'image, l'air absent, souffle, racle sa gorge. Il doit alors commencer, parler, hésite, fouille dans d'autres caisses pleines d'objets hétéroclites, un vrai bazar ou bordel c'est selon.

« Je ne puis m'empêcher de traîner et de lambiner une dernière fois. Pourquoi moi ? »

Ces images l'habitent, qui défilent, entêtantes, en surimpression. Premiers plans : une boucherie, la chaussée d'Anvers à Sint-Niklaas, des objets dessinés en noir et blanc : un couteau, une tête de bœuf, un étal de boucherie remplie de saucisses et viandes de toutes sortes, une table en bois au milieu d'un salon assez chargé : postures, petits vases et cendriers, objets usuels en fin de vie, remplis de défauts, de coups, de fêlures, puis l'image d'un avion Stuka qui pique vers le sol chargé de bombes, ensuite des réfugiés de la seconde guerre mondiale qui marchent sur un chemin de campagne, un parapluie, une petite pince à trois branches...)

Apparaît la photo de Josée, la bonne cinquantaine mais bien conservée, elle est en tenue de scène, elle porte une robe bleue en satin, des cheveux blonds éclatants en pétard, elle est assise sur une chaise roulante avec ses jambes et bras croisés, elle porte des lunettes de soleil, nous fixe, et semble attendre quelque chose un sourire aux lèvres.

Tom : J'ai commis mon matricide par téléphone. Je n'ai pas eu le choix, c'est elle qui m'a appelé. Une semaine après mon coming out et une semaine avant leur départ à la retraite. Le timing avait toujours été un de ses meilleurs atouts. Je venais de passer une nuit rude et je n'étais pas le seul. Mon nouvel amant cuvait encore au fond du lit. C'était la première fois que nous reprenions contact, elle et moi, depuis le barbecue de printemps et mon annonce dans la pièce aux murs en écorce et au plafond en fibres de ciment.

Un téléphone sonne. Il sursaute, il regarde, retourne d'autres caisses, cherche et ne trouve rien. Le téléphone sonne. Il se dirige alors vers le container, colle l'oreille sur la porte, l'ouvre. La sonnerie retentit plus fort. Il entre, prend le téléphone, ressort, ferme la porte, regarde et découvre ébahit qu'il n'a pas de fil, il décroche.

Elle : Je te téléphone à propos de ce que tu as dit.

Tom : Dit quoi ? Quand ?

Elle : Ne fais pas l'innocent. Tu sais bien ce que je veux dire.

Tom : Et toi, ne fais pas la bête. Qu'est-ce que tu as sur l'estomac ?

Elle : L'estomac! Alors, qu'est-ce que tu nous fabriques, là ?

Tom : J'organise ma vie, comme tu me l'as appris.

Elle : Moi, je t'ai appris des saloperies ? Ça, c'est nouveau !

Tom : Être comme on est, c'est une saloperie ?

Elle : Personne n'est comme ça. On vous rend comme ça.

Tom : C'est ce que dis la moitié des psychiatres.

Elle : Voilà.

Tom : Ils disent que c'est la faute de la mère.

Elle : Je sais que tu allais dire ça.

Tom : Si tu le savais, pourquoi tu me téléphones ?

Elle : Parce que ce n'est pas vrai. Il y a quelque chose qui s'appelle le libre arbitre.

Tom : C'est une chose que je n'ai pas souvent remarqué dans ton entourage.

Elle : Tu vas te plaindre de moi maintenant ? Tu as honte de moi ?

Tom : Pas plus que tu n'as honte de moi.

Elle : Et que disent les autres psychiatres ?

Tom : Pardon ?

Elle : Si ça ne vient pas de la mère, ça vient de quoi alors ?

Tom : Je suis né comme ça.

Elle : Ça, c'est impossible.

Tom : Voilà !

Elle : On aurait dû s'en tenir à quatre gosses. Pour toi, mon corps était trop vieux.

Tom : Qu'est-ce que tu dis ?

Elle : Dire qu'on était si contents que tu sois normal, pas mongolien.

Tom : Ah tiens ! Mais maintenant tu te sens flouée ?

Elle : Avec un mongolien on subit moins d'affronts qu'avec quelqu'un comme toi.

Tom : [riant, et riant parce que je suis capable de rire, parce que je ne vais pas me laisser balayer comme cela, parce que, à partir de ce moment, je vais pouvoir continuer à rire, quoi qu'elle dise] Je vais me chercher un petit amant mongolien. Ça te fera déjà moins d'affronts.

Elle : Trouve-toi qui tu veux, il n'entrera pas dans notre maison.

Tom : [ne riant plus, au contraire, bouillant d'indignation, et vexé parce que je suis

bouillant – là, elle a réussi à m'attraper] Et qui dit qu'il voudra entrer dans votre bicoque ? Qui dit que je le veux, moi ?

Elle : Tu fais comme tu veux ? À toi de choisir.

Tom : [je ne bouge plus, je suis attéré et choqué] Tu me mets à la porte ? Tu veux couper les liens entre nous ?

Elle : Tu es le bienvenu si tu es seul. Et pour le reste, on n'en parle plus jamais.

Tom : Dommage. On avait si bien commencé.

Elle : Tu auras ta vie et nous la nôtre.

Tom : Ah bon ? Et pourquoi ? Tu peux me donner une seule raison ?

Elle : Je crois que tu peux la trouver toi-même.

Tom : [sachant ce qu'elle va dire] Non, maman ! [je pense : non, s'il te plaît, fais qu'elle ne le dise pas] Non, je ne connais pas la raison ! [je pense : maintenant, c'est sûr, elle va le dire]

Elle : Tu es la pire chose qui puisse arriver à une mère.

Tom : [tout en pensant : non, je ne veux pas répondre ça, non, pas ça !] *Il lache le téléphone, fixe l'image sur la porte. Ah oui ? C'est le pire ? [je pense : je vais lui dire quand même]* Je devrais me jeter en bagnole contre un arbre ?

Silence. Il reprend le téléphone. Silence.

Elle : Je trouve ça cruel de ta part.

Tom : Moi aussi. C'est pour ça que je le dis.

Elle : Je vais me pendre. C'est peut-être le plus simple. Ça résoudra tout en une fois.

Tom : Tu veux que je te dise ? [riant de nouveau, car je peux de nouveau rire] C'est vrai, c'est le plus simple. Pends-toi. Et mon père en même temps. [j'ai un choc, je réalise : mon dieu, je pense et je parle exactement comme elle, je dis n'importe quoi pour avoir le dernier mot]. *L'image de Josée disparaît, défile alors une autre image plus étrange qui nous fait voir le jour à travers le rideaux de gaze moirée de la fenêtre qui donne sur la Chaussée d'Anvers. Mais alors tu te pends cette semaine ok ? Comme ça on ne devra déménager vos affaires qu'une seule fois. Tout de suite chez le vide-greniers et le brocanteur, au lieu de vous déménager dans l'appartement de merde de la Grosse Liza.*

Il jette le téléphone si brutalement que le téléphone se casse, se retourne.

« Bon, ça suffit. Commence. Go Johnny. Go go, go. »

Se fixe alors sur la porte du container l'image d'un couloir hôpital qui semble désert, une chaise roulante est rangée à l'entrée de la porte d'entrée d'une chambre.

Tom : « Si tu veux, tu peux rentrer maintenant, papa. Je prends le relais.

Roger : On va voir, mon petit. Attendons encore un peu. »

Tom : Honteux et impuissant, je me tiens à côté de son lit aux soins intensifs. Je suis encore en habit de voyage et pas remis du premier choc, je ne m'en remettrai jamais.

Je maudis chaque fibre de mon corps qu'elle a fait. Parce que j'ai supposé, même une seconde, que c'était encore un de ses tours, une intrigue grotesque de notre petit tyran. Le tyran, entravé, me regarde d'un œil plein de désespoir et d'attente. Son regard impérieux se dirige vers les sangles qui la retiennent prisonnière, les liens qui lui coupent le bras, l'aiguille de la perfusion enfoncée dans le doux pli de son coude. Il n'est pas difficile de deviner ce qu'elle veut. Mais elle ne peut le dire. C'est déjà assez pénible de la voir couchée là, souffrante, mais ce qui jaillit de sa bouche, tantôt sur le ton de la colère, tantôt sur celui de la supplication, ça c'est un crime. Pourquoi faut-il que ce soit elle qui tombe victime de ce mal ? Elle qui soit affligée de cette impuissance hurlée. Ce n'est pas pour rien qu'on nomme patrie le pays du père et langue maternelle celle de la mère. La première, on peut la quitter et même déménager à l'autre bout du monde. La seconde, on ne s'en débarrasse jamais. C'est ce que je pensais. Jusqu'au moment où j'ai vu de mes yeux ma mère perdre sa langue, et donc la mienne. »

Il change la dia, apparaît le dessin en noir et blanc d'un cerveau humain. Il enfle une paire de bas et met des chaussures noires cirées.

S'inscrit sur le container :

[http : //fr.wikipedia.org/wiki/Cerveau#Le_cerveau_humain](http://fr.wikipedia.org/wiki/Cerveau#Le_cerveau_humain)

Tom : « Le cerveau (du grec encephalon, dans la tête) est le principal organe du système nerveux central, situé dans la tête à l'abri du crâne. Le cerveau traite les informations en provenance des sens, contrôle de nombreuses fonctions du corps, dont la motricité volontaire, et constitue le siège des fonctions cognitives. (...) Le tissu central est composé de cellules nerveuses, les neurones, qui jouent un rôle prépondérant dans le traitement de l'information nerveuse et de cellules dites de soutien qui assurent le métabolisme cérébral. (...) Le cerveau contrôle et coordonne la plupart des mouvements, du comportement, l'homéostasie, les fonctions internes, telle que le rythme cardiaque, la pression artérielle, la température du corps. (...) Certaines parties du cerveau gèrent plus spécifiquement certains aspects du comportement ou de la pensée. Mais cette division fonctionnelle n'est pas stricte, il serait en effet illusoire d'assigner une fonction aussi complexe que le mémoire, par exemple, à une région isolée. On peut néanmoins dessiner une cartographie du cortex cérébral en aires selon leur implication dans différents aspects de la cognition : les fonction motrices, la vision, la production du langage. (...) Il lace ses chaussures.

Tom : Oubliez la définition que je viens de vous dire. Le cerveau lui-même nous dicte ses manques. Avant toute chose, notre matière grise est une centrale électrique kaléidoscopique. Prenez mon cerveau, en ce moment même. Soufflez-moi un mot, faites référence à un objet et ma tête éclate en un french cacan d'associations. Un charivari audio-visuel sans accord final, du free jazz encéphalographique, une cascade de hasards et de significations en un collage moderniste, avec les odeurs appropriées et la bande son qui convient. Ladies and Gentlemen ! Bienvenue dans notre Grande Revue des Neurones ! Le Kladdaradatsch Sans Fin !

Donnez-moi – je prends n'importe quel exemple, puisque nous sommes dans la zone de pénombre du symptôme et du médicament – donnez-moi la petite table de malade de mon enfance. (*Il va vers le container, ouvre les portes, fouille, la trouve, ressort*)

L'ustensile ménager le plus important pour la cérémonie des soins aux malades. Il ne doit même pas s'appeler « Rosebud », même s'il a quelque chose d'une antique luge d'enfant. »

Il regarde l'objet, le présente aux spectateurs.

And here we go, Johnny. Go go, go! *Il s'approche.*

Ce n'était pas pas beaucoup plus qu'un plateau de bois blanc verni. Mais dessous, sur les côtés, se trouvaient deux petits panneaux qu'on pouvait déplier et fixer en angle de nonante degrés. *(Il le fait)* Et voilà* ! Le plateau est devenu une petite table qu'on pouvait placé au-dessus du ventre de l'enfant grippé, de sorte qu'il n'était pas obligé de quitter le lit pour avoir son petit confort. Il pouvait même utiliser cette tablette pour y poser le journal s'il avait envie de faire des mots croisés et, grâce au petit bord surélevé, il ne craignait pas que son crayon roule et tombe de la petite table si jamais il s'endormait. Notre petite table était repliée et rangée jusqu'au moment où quelqu'un présentait assez de fièvre pour être exempté d'école. Celui qui était consacré grabataire à l'aide d'un sceptre en forme de thermomètre avait la permission de rester en pyjama, après avoir toutefois troqué ses sous-vêtements en coton contre la flanelle ou de la laine. Ensuite, la mère-poule en personne l'installait sur le sofa, celui là même *(montre du doigt le sofa debout dans le container)* sur lequel elle s'étendait régulièrement avec une compresse froide sur le front.

Ensuite, elle vous peignait, reprenait elle-même votre température pour exclure toute tricherie et puis commençaient les gâteries. Vous receviez le coussin le plus mou, pour vous caler le dos, la couette la plus douce, le petite table magique au-dessus du ventre et la dernière BD à portée de la main (« Horreur ! »- la tante Sidonie de Bob et Bobette a aperçu une souris).

Vous aviez la permission de manger quand vous en aviez envie, mais vous étiez soumis au régime de toute personne se trouvant sous l'aile de Josée l'Infirmière.

Sous aucun prétexte du café, mais d'autant plus de thé au miel et au citron. Pain de seigle avec du choco à tartiner d'Adinkerke ou du fromage jeune de Hulst, mais un mince toast de pain Expo avec filet de saxe en tranches ultraminces ou du filet de cheval légèrement salé, sortant tout frais du magasin. Et surtout de temps en temps un biscuit Delacre ou un bonbon Quality Street. Un malade apprécie toute consolation et celle-ci commence par les douceurs.

Il sort le sofa du container, tape sur le coussin et fait jaillir de la poussière, amène ensuite la petite table, s'y assied.

Sur ce sofa, à moitié enfoui sous la petite table, j'ai appris à connaître les plus vieux mensonges, qui n'étaient pas encore des mensonges à l'époque :

Elle : « Ça va aller, mon petit, ne t'en fais pas. C'est normal que tes muscles fassent mal et que ton front soit bouillant. Après demain tout sera fini. Prends encore une Véganine avec une gorgée d'eau et dors un peu, je t'apporterai une praline tout à l'heure. Ou alors, est-ce que tu préfères une boulette de hachis de veau de ton papa ? »

Tom : «Être malade, c'était être souverain absolu devant une cour empressée et

soucieuse, qui entretenait sa tradition particulière du goût.

Maintenant encore je ne puis boire du thé au citron et au miel sans me sentir agréablement ramolli.

Mais aussitôt que la fièvre était tombée ? On enlevait la petite table, les coussins disparaissaient, les privilèges étaient suspendus.

Elle : « Prends un bain et prépare-toi pour l'école. Et ne pars pas trop tard, tu as encore une demi-livre de saucisses à livrer chez Mme Sammels. »

Tom : Go, Johnny ! Vrrrrroum ! Une voiture de sport démarre dans *Michel Vaillant*.)
badaboum ! (Le labo du professeur Cumulus explose.)

.../...

Roger : « Mais qu'est-ce que je lis ! Tu vas écrire un livre sur ta mère ?

Tom : Qui a dit ça ?

Roger : C'est sur ma gazette.

Tom : Il ne faut pas croire tout ce qu'on raconte dans les journaux.

Roger : Alors c'est pas vrai ? Tu ne veux pas ou quoi ?

Tom : Ce n'est pas une question de vouloir ou de ne pas vouloir. Il faut que ça se fasse.

Roger : Mais si ça ne se fait pas, pourquoi c'est dans ma gazette ?

Tom : C'est comme ça que ça se passe, ces choses-là doivent être annoncées longtemps à l'avance.

Roger : Donc c'est bien vrai ?

Tom : C'est un projet, papa. Un projet peut prendre des années.

Roger : C'est ce qui est mis sur ma gazette.

Tom : C'est moi qui le sais, non ? C'est moi qui doit l'écrire.

Roger : Je trouve ça beau, ce livre sur ta mère.

Tom : Comment le sais-tu ? Je dois encore l'écrire.

Roger : Rien que l'idée ! Un gros livre sur ta mère.

Tom : Je dois encore l'écrire !

Roger : Et il sera fini quand ? »

Tom : Dès ce moment, et je parle ici de longtemps avant la Saison en enfer des Grands Incendies du Cap, que j'entrais dans sa chambre de la maison de retraite ou dans le café-restaurant de mon neveu où il m'attendait, partout où il m'apercevait, sa première phrase était : « Ça avance ton livre ? ».

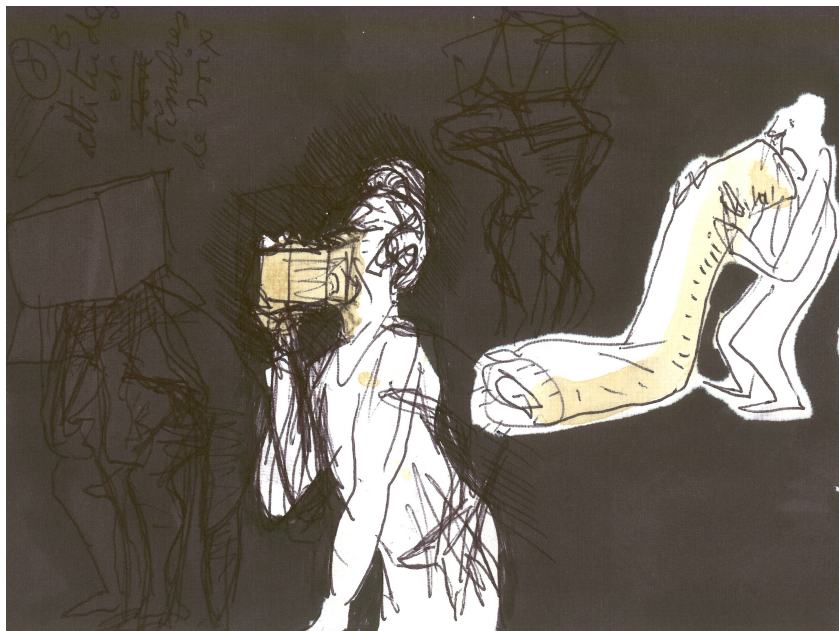
C'était aussi sa première phrase au téléphone, que je fusse au Cap, à Hong Kong ou à Zwolle.

.../...

« Le monde est gigantesque, / et partout cependant
Je demeure le même... »

Les dialogues ciselés fusent tout à coup de la bouche de Tom, ouvragés, une galerie de portraits de Sint-Niklaas au scalpel et les scènes de la vie conjugale prennent alors sens...

Du théâtre dans le théâtre



Tom détourne les objets. Storyboard de Alain Roch.

Difficile de parler à l'avance de la mise en scène au risque de la ramener à des comparaisons faciles, de céder à une impression de « déjà vu ».

Celle-ci aura « quelque chose à nous dire » du livre de Tom Lanoye. Elle parlera de l'adieu à une mère, à un père, et de la douleur à dire adieu à tout ce qui nous a construit : notre jeunesse, le quartier où nous avons grandi, les gens...

Tom Lanoye dit: « *C'est la mort de mes parents qui a donné naissance au livre. Le titre en néerlandais « Sprakeloos » (Sans voix) fait référence à la situation de ma mère à la fin de sa vie : à la suite d'une attaque d'apoplexie, elle souffrait d'un trouble du langage qui l'empêchait de parler. Avec ce livre, je clos une période de ma vie. Je dis adieu à ma jeunesse, au quartier où j'ai grandi, à mes parents. »*

Les coupes et surtout les choix de mise en scène porteront ce point de vue précis, en se focalisant essentiellement sur l'émotion des cent dernières pages du livre. Des pages qui nous entraînent dans les bourrasques de la fin de vie de Josée. Elles sont

d'une densité exceptionnelle. Sans faire l'économie des approches cliniques, Tom Lanoye y insuffle une dimension dont je ne connais que peu d'exemples. L'amour transparaît, mieux il éclate dans chaque mot, il devient palpable au bout de chaque ligne. Car l'auteur fait ce serment : "*Toujours écrire, plus jamais sans parole*". Sans qu'il me surprenne totalement car tout au long du livre me trottaient en tête ces vers de Shakespeare dans " Tout est bien qui finit bien " :

*Le monde entier est une scène
Hommes et femmes, tous n'y sont que des acteurs,
Chacun fait ses entrées, chacun fait ses sorties,
Et notre vie durant, nous jouons plusieurs rôles.*

Généralement, lorsqu'elle se penche sur les histoires des familles, la littérature française nous a habitué à une construction assez cartésienne. Tout se déroule pas à pas, suivant un ordre linéaire, sorte de garde-fou que l'auteur hésite à bousculer. Les digressions, rares, ne se prolongent guère; ou alors ce sont des parenthèses qui n'influencent que très peu le sujet principal.

Rien de tout cela dans le livre de Tom Lanoye; l'auteur actionne à loisir une multitude d'aiguillages sans liens apparents.

Le lecteur ne s'en étonnera pas car dès la page 72 l'écrivain prévient: "**ni plan, ni linéarité...**".

Il en ira de même pour l'adaptation théâtrale.

L'accumulation de ces chemins de traverse nous vaudra d'associer (aux dernières heures de la vie de Josée) une série de portraits plus savoureux les uns que les autres parmi les clients de la boucherie familiale. Des personnages hauts en couleur comme Lucienne la fofolle, Dikke Liza, Philomène des timbres Prior, Sidonie au bec-de-lièvre... Leur accumulation nous vaudra un seul en scène "choral" qui s'articulera autour de moeder Josée, la mère de l'auteur.

MA LANOYE WAS EEN TONEELDIVA.

Josée donnera le ton à travers la bouche de l'acteur qui incarne le fils TOM : une mère actrice amateur à la langue fruitée, qui impose d'emblée l'artifice de la vie. Tom Lanoye dit de sa mère que : *« Personne ne savait si elle faisait du théâtre ou disait la vérité. Ou plutôt non: peut-être était-elle entrée de façon tellement convaincue dans son rôle qu'elle avait franchi le mur de la réalité, comme un avion franchi le mur du son. En jouant les grandes malades elle était devenue une grande malade. Mais tout le monde remarquait aussi que, bien vite, la compresse n'avait plus raison d'être. Même renaître est une question de talent. »*

Actrice un jour, actrice toujours.

Elle est parfois grotesque, théâtrale toujours car elle exagère tout le temps, et chaque mot qu'elle prononce sonne pourtant juste, telle un réplique cinglante, et plus d'une fois on s'étonne de rire d'une scène qui semble pathétique à première vue. Il faut bien avouer que ces allers-retour entre rires et larmes sont assez réussis.

Tom : « La vraie raison : elle n'était pas toujours de taille face à la réalité. Voilà bien l'avantage du théâtre. C'est le lieu où l'on peut entasser malheurs et catastrophes, envisager le suicide et le meurtre et l'adultère, penser au génocide et improviser une genuflection, tout ce que vous voulez, mais...Mais au moins chacun connaît ses répliques et sa place et, ce qui est rassurant, la fin est fixée d'avance. La plupart du temps, il s'agit même d'un happy end. »

Elle : « Et pourquoi pas ? Les gens aiment ça. Une pièce ne doit pas nécessairement être un mélo pour être bonne. »

Tom : « Mais l'existence en dehors des planches est tellement plus traîtresse. Certainement pour les mortels qui ont l'imagination vivace et une énorme capacité à se mettre dans la peau d'un autre. Car il n'existe pas de définition plus brève d'une actrice. Ou alors : « Trop vite et trop violemment terrassée par l'empathie. » Ce manque lui jouait des tours en bien des domaines. Et elle qui aimait tant se montrer forte.

L'émotion doit donc s'adapter entre ces ruptures de tons. Dans l'exemple qui suit, nous sommes loin de l'élégance et de la sobriété du langage littéraire habituel, Tom Lanoye a choisi la caricature humaniste, tendre et bienveillante.

Tom : « Il y avait la Petite Lucienne, que tous les enfants du quartier appelaient La Mongole ou La Folle Petite Lucienne : Zot Lucienneke, ce qui la faisait bien rire, car elle aimait être populaire parmi les jeunes couches. Elle avait la tête ronde et les épaules larges de sa tante Liza, mais elle n'avait que la moitié de sa taille. Elle avait à peine vingt ans et souffrait du syndrome de Down. Si on lui en faisait la demande, elle soulevait sa jupe au dessus de la tête en pouffant de rire et on voyait sa culotte, pareille au short d'un gymnaste, mais d'un blanc sale et ornée dans le bas d'une espèce de dentelle rudimentaire. Ses cuisses roses et ses genoux étaient plus costauds que ceux d'un footballeur. Elle portait sur le nez des lunettes dont les verres doubaient la dimension de ses yeux. Sur sa bouche, dont sortait en permanence une langue lourde, flottait constamment un sourire qui vous faisait douter de ce que, indépendamment du syndrome, elle pût être de la famille de Dikke Liza.

Si on demandait à Lucienneke ce qu'elle voulait devenir plus tard, elle répondait : « Canada. » Si on lui demandait le temps qu'elle préférait, elle répondait : « Canada. » Quelles glaces ? «Canada.» Quel jeu? « Canada. » Elle avait été abandonnée par une nièce de Liza, qui avait émigré avec deux autres enfants et son jules vers la terre promise portant ce nom, un pays qui accueillait avec chaleur tous les rudes travailleurs et leur famille, à condition qu'ils n'eussent aucune tare génétique. »

Un monde gigantesque

L'intrigue se passe dans l' « ici et maintenant », et pas dans un siècle passé. Tout est fait pour nous le rappeler de manière crue parfois. Des bistrots typiques remplis de personnages burlesques et grossiers, « bourrés » la plupart du temps de désirs atrophiés, des kermesses à la belge où l'hymne national est chanté par un enfant bègue et pétrifié, le tout ressemble à une scène pastorale digne de Bob et Bobette, et à l'horizon défilent dans ce « no man's land flamand » des figures qui ne le cèdent en rien à celles de Breughel, dans une Flandre pas encore tentée par le démon du rejet. Des hommes et des femmes donc, rien de plus, un peu ou beaucoup « déjantés » par la vie, qui déboulent dans la boucherie des Lanoye, comme ces voitures dans le roman qui dérapent sur la Chaussée d'Anvers et foncent tout droit dans les vitrines des magasins, explosant au passage ces intérieurs flamands aux papiers peints kitsh. Il y a du sang dans la viande c'est certain, mais aussi sur les visages de ces hommes, femmes et enfants de cette bourgade, tout dépend des circonstances ... Bref, tout ce décorum humain s'exhibe sans grande pudeur et sert de manière grandiloquente l'actualité d'un texte qui n'a pas besoin des béquilles d'une scénographie lourde, car tout passe ici par la langue. Une chance pour le spectateur francophone de le découvrir dans la subtile traduction d'Alain Van Crugten. C'est aussi la grande réussite de ce livre.

Tom : Quand Liza prenait place sur une chaise, son séant informe débordait et pendait tout autour du siège. Le corps humain en tant qu'illustration de l'horreur du vide. Son visage souffrait des lois de la pesanteur et de la propension à combler le vide. Les lèvres, les coins de la bouche, les joues, les sourcils, les paupières, les cernes sous les yeux, les lobes des oreilles, les mentons, tout en Liza était démesuré et tout pendouillait avec conviction. Sa poitrine ne faisait pas exception, naturellement. La rumeur disait qu'elle venait d'une riche famille de Bruxelles, dont elle avait été éloignée à cause de la boisson, d'une liaison de jeunesse scandaleuse, d'une addiction au jeu ou d'une combinaison de tout ceci. Les plus mélancoliques se contentaient d'un mariage malheureux en dessous de sa condition et rien de plus. Je n'ai jamais su qui était le vieillard marmonnant qui hantait son appartement, vêtu d'un marcel sale et d'un pantalon dont la braguette pendait toujours au niveau des genoux. Était-ce son amant scandaleux, de jadis, son époux prolétaire ou un maître d'hôtel issu d'une vie antérieure luxueuse et devenu dément ? Il aurait aussi pu être son frère. Je n'ai jamais su s'il lui adressait parfois la parole. Il y avait un parfum de haine implacable dans l'air, mêlé à l'odeur de cigares chers fumés depuis longtemps et de pisse récemment éventée. Liza vit dans ma mémoire comme une harpie que j'ose à peine regarder, je redoutais en elle une sorcière pareille à celle que je voyais dans

mes livres coloriés et dans mes cauchemars. Même le nez crochu y était. Et pourtant, téméraire et mort de curiosité, je persistais à me glisser derrière ma mère chaque fois qu'elle montait l'escalier vers l'ancre confiné de Liza pour aller payer le loyer. Car notre enfer se trouvait à l'étage supérieur. Liza, vêtue comme toujours d'une chose vaste de couleur sombre, ne saluait pas, traînant les pieds et vacillante, elle retournait vers sa chaise habituelle, devant sa table couverte de matériel de ravaudage et de paperasse, de cendriers et de verres à moitié vides. (Il prend une chaise, s'assoit dans un profond soupir.)

Liza : « Qu'est ce qu'il y a encore ? »

Tom : Elle savait très bien pourquoi nous venions, mais elle ne pouvait s'empêcher d'enquiquiner ma mère. Celle-ci prenait place de l'autre côté de la table, les yeux dans les yeux de Liza. (Il retire ses lunettes) Elle ne me renvoyait pas à l'étage du dessous, au contraire, elle me permettait de grimper sur ses genoux, sans doute dans l'espoir que Liza se laisserait distraire par un visage d'enfant curieux et anxieux. (Il se décoiffe, remet ses lunettes. Fixe. Un temps) Mais Liza continuait à la regarder à travers ses lunettes rondes aux verres épais et sales, avec sa tête sauvagement hérissée de mèche de cheveux gris et sa voix tranchante comme un éclat de verre :

Liza : « Allez*, y a le feu, madam* Lanoye ? De quoi vous avez de nouveau besoin »

Tom : « Elle puait la sueur et jouissait de sa puissance. Elle possédait cette maison à titre personnel*, elle concédait à un jeune boucher le droit d'en louer une partie, elle tenait donc dans la paume de sa main son avenir et celui de sa famille et pas un mois ne passait sans qu'elle ne menace de serrer cette paume en un poing dévastateur, ne fût-ce que pour le plaisir de ruiner la prospérité de quelqu'un d'autre. Elle annonçait régulièrement l'arrivée d'un mystérieux parent qui aurait réussi à obtenir un diplôme professionnel de boucher et qui cherchait un endroit approprié pour monter son propre commerce. Il était donc permis de jeter à la rue des locataires qui vous étaient complètement étrangers, bail ou pas bail. C'est ce que la loi disait et nous ferions bien de ne jamais l'oublier. Il ne fallait compter sur aucune indulgence. »

Liza : « Le sang c'est le sang. Un boucher devrait savoir ça, non ? »

Cependant, l'espace relèvera d'un parti-pris de l'excès clairement assumé : Nous transposerons donc ce petit monde présent dans le livre pour oser faire du théâtre avec. Car le théâtre donne à percevoir **autre chose**, on entend le texte autrement, et peu à peu on relègue à l'arrière-plan la force purement littéraire du récit.

Elle : « Si j'ai du mépris pour une sorte de gens, c'est bien pour ceux qui disent du mal de leurs parents. »

Tom : Combien de fois ne m'a-t-elle pas dit ça ? Certes, après qu'elle fut réconciliée avec l'idée que j'étais devenu écrivain contre son goût et contre sa volonté expresse [elle, la première fois qu'elle m'a entendu parler de mes projets : « Écrire, c'est pour les paresseux, les ivrognes et les crève-la-faim »]. Quelques années plus tard, elle était illuminée, phosphorescente de fierté parce qu'il s'avérait que je pouvais vivre de ma plume, que j'avais même reçu un prix et que, malgré tout ça, je n'avais pas de problème de boisson.

Elle : « Je l'ai toujours su. Ces prix. Il a ça en lui. »

Tom : « Elle disait cela en ma présence comme si je n'étais pas là. Sans manquer de mettre l'accent sur le fait que dans les deux cas, l'écriture artistique et le gagne-pain, elle n'y était certainement pas pour rien.

Elle : « Le fruit ne tombe pas loin de l'arbre, n'est-ce pas ? »

Tom : « Et quand elle disait « arbre », on l'entendait pronocer « mère ». C'est l'essence même de tout texte, surtout s'il est émis à voix haute : c'est le sous-texte qui est le plus important. »

On pourra regretter l'absence de certains personnages, pour ceux qui ont lu le livre, mais l'adaptation interrogera jusqu'à la distorsion l'œuvre dans sa globalité et cherchera à dégager ce que ce texte peut avoir à nous dire aujourd'hui, au théâtre. Il évitera ainsi le premier écueil de son projet : faire une mise en scène pour les amoureux de l'œuvre littéraire de Tom Lanoye. De la galerie de portraits, Christian Leblicq s'appuiera essentiellement sur Josée « Elle », le père « Roger » et le petit dernier des cinq « Tom » .

Bien entendu, il y aura quelques esquisses fulgurantes des nombreux personnages que croisent ce trio au fil de leurs parcours respectifs, mais je le rappelle sans volonté de plan ou linéarité.

Un temps « accident » sera créé et tout un univers apparaîtra dans une succession de scènes à la manière des peintres flamands. Pleines de vie et de truculence, mais aussi de tristesse et de drames qui se devineront à un regard détourné, à un air absent... D'une précision délibérée, les pages de l'adaptation en même temps restitueront un monde universel et brosseront le portrait d'une femme qui, jusque dans sa boucherie, avait fait de sa vie une représentation. De cette prose attentive au détail, à la vérité des êtres et des choses, se dégage la double sensation d'une chaleur humaine et d'une intense beauté plastique. Dans l'ombre portée de la mère, mais jamais négligés, se tiendra le père « Rogeke », artiste de la découpe. Et le fils « Tom » qui racontera, dernier des cinq enfants du couple.

L'adaptation restituera sans linéarité le lent processus d'effacement de Josée :

Tom : « Elle a d'abord perdu la parole, ensuite la dignité, ensuite le battement de son cœur. »

Celui qui raconte (Tom) est l'écrivain lui-même, omniprésent tout du long. La matière de son récit, c'est son propre roman familial, dont la mère fut la figure centrale. Josée était aussi actrice de théâtre amateur comme je le disais et manifestait continûment son goût des mots et de la langue.

Tom : En panique, le distributeur de bagnoles était venu rendre visite à la boucherie la plus proche.

Le distributeur : « Vous pouvez faire face à une commande de cette envergure, madame? »

Elle : « Ça dépend de votre envergure, monsieur. »

Le distributeur : « Deux mille petits toasts. »

Elle : « Je regrette, je ne fais pas de petits toasts. »

Le Distributeur : « Mais on m'a affirmé que si. »

Elle : « Je fais des zakouskis. »

Le Distributeur : « Zaquoi ? »

Elle : « Zakouski ! Deux mille, demain six heures? Ce sera fait. »

Survient plus tard l'attaque cérébrale. Et c'est un autre chapitre qui s'ouvre : le récit d'une rage et d'une descente en aphasie, sous le regard toujours compatissant du père et celui à éclipses du fils partagé entre Le Cap et Anvers, qui avait cru d'abord à une crise d'hystérie. C'est que la relation avec la mère n'avait jamais été simple et s'était même récemment compliquée. Avec une délicatesse extrême, nous nous avançons dans le douloureux épisode, quand la perte des mots précède le lâchage du corps.

Tom : « Ce que je lave à présent, c'est la fin d'un monde. Avec toutes ses rides irrévocables, sa chaire molle, sa petite touffe de poils gris émouvante tant elle est mince et clairesemée. Je rince plusieurs fois le gant de toilette dans l'eau tiède du lavabo. À la fin, je la saupoudre généreusement de ce talc dont elle a si souvent chanté les vertus. Ensuite, je place une nouvelle couche sous ses fesses d'une maigreur effrayante. Et pendant tout ce temps, je chasse ma gêne et mon chagrin en lui parlant sans arrêt. Ce qui me fend le cœur encore plus, c'est que maintenant plus aucune réponse ne vient. J'en viens à regretter son patois diabolique. Tout plutôt que ce silence révoltant qui me bouffe l'âme. »

Tom : « Voilà. Je vais déjà jeter ça à la poubelle, oui ? »

Elle : ...

Tom : « Attention. Ne bouge pas, maman. Allons, fais attention. Tu me comprends ? »

Elle : ...

Tom : « Encore un instant,. Patience, patience. Nous y sommes presque. »

Elle : ...

Tom : « Lève l'autre jambe. Allons, maman. S'il te plaît. »

Elle : ...

Tom : « Voilà, c'est bien. Nous y sommes. C'est terminé, maman. Voilà. »

Elle : ...

Chez Josée le verbe et la chair ne faisaient qu'un. Et là, on voit alors surgir une autre beauté, plus brutale et plus désespérée, qui donne à ce très grand livre toute sa profondeur. Tom dresse un bilan ultime de la lutte que Josée mène vaillamment et qu'elle perd, sans espoir et sans paroles – et de la colère et de la douleur permanente que cela provoque.

Tom : « Elle détend enfin son corps, mais elle se détourne de moi, elle tourne la tête avec un soupir. Et même, elle se tait. Mais juste au moment où je pense qu'elle se prépare à dormir, à accepter, à se résigner, me donnant ainsi l'absolution, me

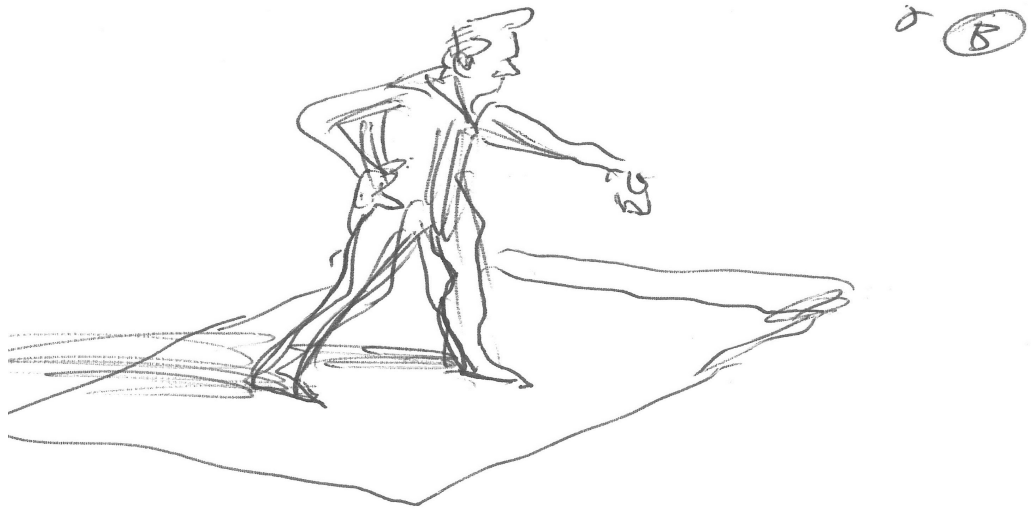
pardonnant l'oubli de mon devoir, elle aussi, pour un moment et partiellement, elle sort de son mutisme. La tête toujours tournée, elle entonne une douce lamentation, encore principalement constituée d'une bouillie incompréhensible. Mais on peut quand même déchiffrer d'autres mots que « een beetje ». « Laissez-la partir. »

D'elle, on n'entendrait plus qu'un chaos de sons furieux, interrompus par la mort en 2005. L'attaque cérébrale avait définitivement fait barrage au flot du Verbe. Nous évoquerons dès les premières scènes l'accident fatal, il faudra ensuite longuement faire retour sur les temps de prodigalité langagière. Comme pour conjurer a posteriori la catastrophe, et peut-être lui permettre d'élever un monument de mots à celle qui s'en était trouvée dépossédée...

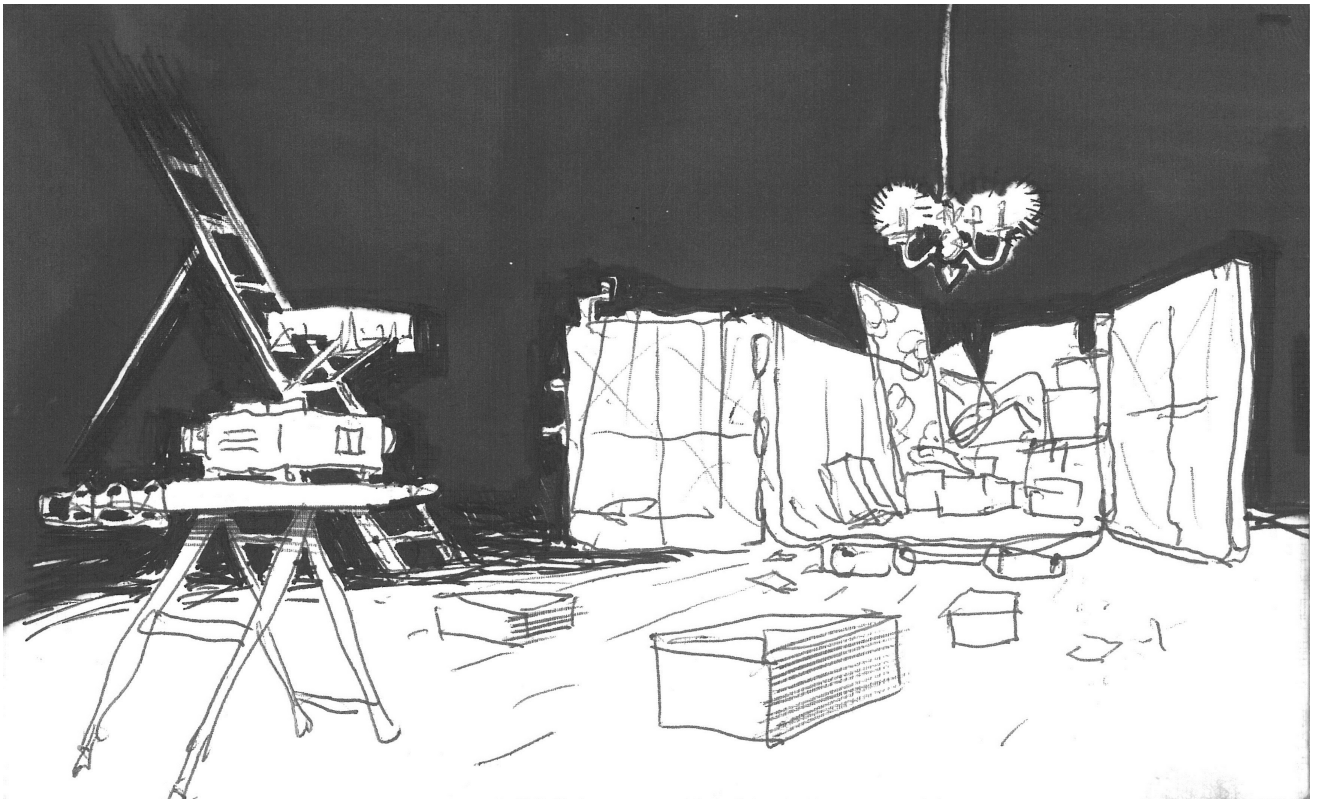
Le tout porté par un monologue qui entrecroisera une mère, un père, et un fils qui cherchent peut-être seulement leur propre manière de parler d'amour, qui hésitent entre les mots d'emprunt et les mots crus.



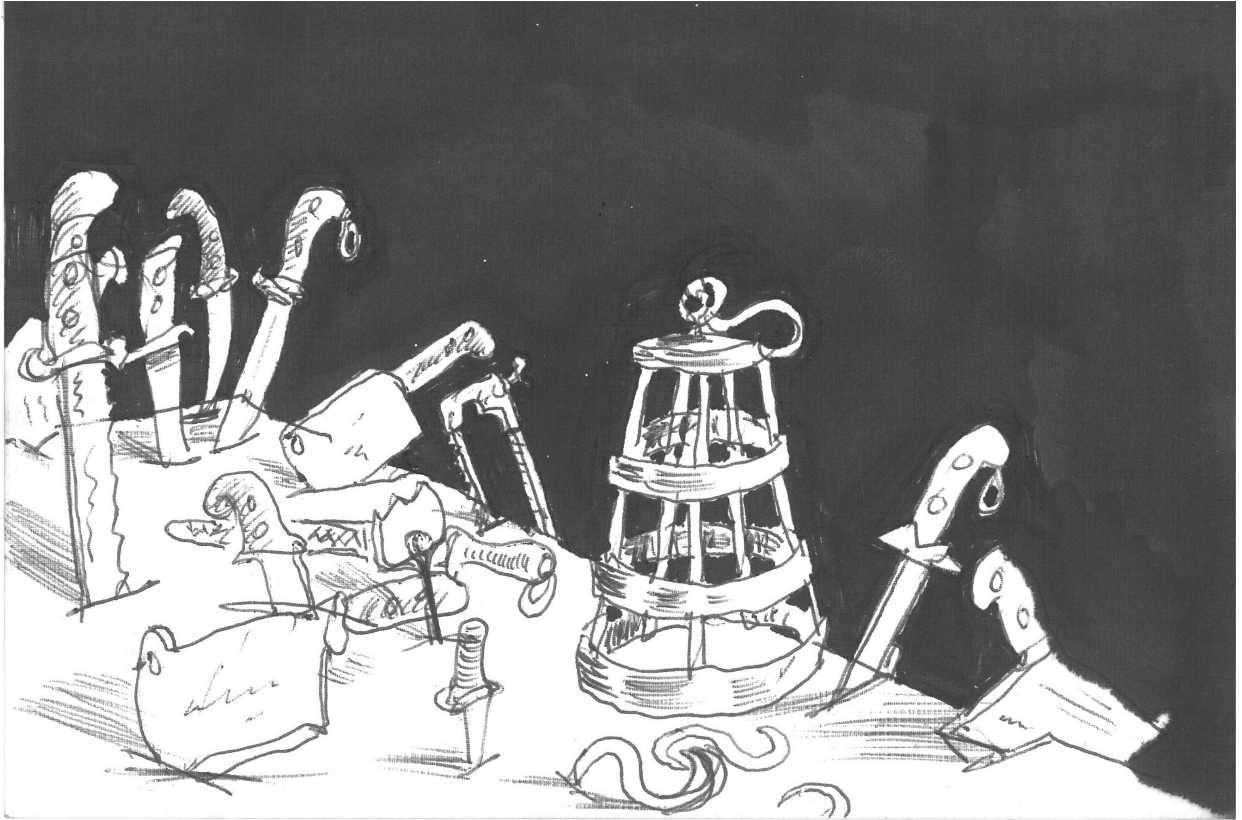
Storyboard de Alain Roch.



"discount"



Le dispositif scénographique. Storyboard de Alain Roch.



Storyboard de Alain Roch

Pistes de travail

Une donnée importante, lorsque le spectacle sera joué à Bruxelles ou en Flandre, il bénéficiera d'un surtitrage en néerlandais (flamand). En effet, nous voulons permettre aux spectateurs d'exercer leur écoute sur les deux langues à la fois.

J'ai pour ma part vécu cette expérience fort enrichissante en allant voir la performance de Tom Lanoye sur scène au KVS. Elle était surtitrée en français.

Nous retiendront deux types d'espaces qui caractérisent deux mouvements de la mise en scène. D'abord l'espace est instable, le décor change ou s'adapte sans cesse et figure divers lieux de passage traversés par Tom. Les personnages sortent des caisses en carton, se créent devant nous avec l'aide des objets qui sont dedans, « objets personnels » de la Josée dont le fils voudrait se séparer une bonne fois pour toute, chose qui s'avèrera impossible au fil de la représentation, alors vaut mieux en user jusqu'à la corde, afin de délivrer les informations essentielles aux spectateurs, et mieux illustrer les êtres qui conversent avec lui dans cet espace de folie. Il y aura aussi des images projetées par un vieil appareil dia. Elles renforceront la fluidité des séquences.

La mise en scène nous obligera à rester longtemps dans ce lieu, voir le désordre s'installer, les larmes de rire et de douleur couler sur le visage de Tom, impuissant à gérer les monologues qui se croisent dans sa tête.

Grâce à l'espace du théâtre, on entendra mieux qu'ailleurs comment deux manières d'être et de parler s'opposent à travers les discours de Tom et Josée. Josée est littérale. Ce qu'elle dit, elle le pense, ce qu'elle raconte, elle l'a fait. Elle est du côté des mots crus. Et elle dit des choses vertigineuses. D'une banalité vertigineuse.

Elle : « Ça vous étonne ? » [elle, méprisante] Vous savez bien comment ils sont, les Français ? Grand genre mais pas doués pour travailler comme il faut. Là-bas ils font même les poussières avec un poil dans la main. C'est pas pour rien que quand un boulot est bâclé, on dit qu'il est fait « à la française », met de Franse slag ! »

L'acteur devra encore faire résonner avec justesse les mots crus d'autres personnages qui peuplent le livre et ceux plus acérés et théâtraux de Josée qui se heurtent aux belles phrases de Tom Lanoye l'auteur. Car Tom ici met sa vie en récit, lui qui aimerait « parler avec les mots des autres. Ce doit être ça, la liberté ».

Tom : (« Ô habitants de Thèbes, la ville de mes pères, voyez: voici Œdipe, celui qui a su déchiffrer les fameuses énigmes, qui possédait tous les pouvoirs et dont tous les citoyens enviaient le bonheur. Voyez par quelles vagues d'infortune il a été submergé. Jamais on ne peut considérer un mortel comme heureux avant qu'on ait vu son dernier jour, avant qu'il ait atteint le terme de sa vie sans rencontrer le malheur. »)

Il s'exprime avec une grande correction, manie l'humour et l'ironie avec subtilité. Comme Josée il parle beaucoup, raconte des histoires, multiplie les anecdotes, maîtrise ses références, énumère, cite, récite. Mais il ne fait pas ce qu'elle lui a un jour demandé. Tout le problème est là...

Elle : « S'il m'arrive quelque chose comme à ta tante Maria et que tu ne m'abats pas? Que tu ne m'étrangles pas, que tu ne m'empoisonnes pas? Je viendrai me venger dans tes cauchemars. Ne crois pas que je ne sois pas sérieuse. Je serai là. Et je me rappellerai à ton devoir. »

À moins qu'il ne doive son semblant d'existence qu'à ses discours, justement. Chacun à leur manière, José ou Tom se créent donc en parlant et au-delà du dire se joue quelque chose de plus grave, de plus sombre et d'universel à la fois. La recherche d'un discours commun qui se heurte sans cesse à la désignation littérale de l'acte de vie et de mort. Et les mots directs de Josée se heurtent aux mots d'emprunt de Tom.

La figure de Josée l'emportera pourtant ; d'abord laconique, elle prendra l'espace infini de la représentation pour incarner toutes les mères de la terre et sa parole brillera comme un phare, tandis que nous autres, nous nous figurons tout émus sur une échelle plus grande, universelle..

Peu à peu Josée s'effacera, elle perd la langue – elle qui est du dernier souffle :

Tom : La tête toujours tournée, elle entonne une douce lamentation, encore principalement constituée d'une bouillie incompréhensible. Mais on peut quand même déchiffrer d'autres mots que « een beetje ». « Laissez-la partir. » Elle le dit avec une intonation soudain apaisée. Actrice un jour, actrice toujours. « Laissez partir cette pauvre vieille femme. » C'est ce qu'elle dit, de façon intelligible. Et: « Ça ne fait rien. Elle tente même de hausser ses épaules maigres. « Ça ne fait rien. ».

« Laissez partir. »

Une dernière histoire commencera alors pour Tom : l'histoire d'un fils qui prend l'ascendant sur ses parents tant admirés et qui vivra dorénavant seul, à côté du souvenir figé par la vieillesse et la décrépitude de Josée et Roger. Une dernière scène suggèrera la persistance de cette union sacrée, qui - malgré tout cette douleur pleine de colère - résiste. Tom parlant de son père page 66 :

Tom : « Il n'a jamais lu une lettre de ce que vous lisez en ce moment. Il est mort et ce que j'avais écrit jusque-là, je l'ai jeté peu après son incinération, peu après que les cendres contenues dans son urne ont été éparpillées sur la même prairie, à peu près sur les deux mêmes mètres carrés où ses cendres à elle avaient été dispersées deux ans auparavant.

Enfin réunis. »

Mais avant cet épisode, on aura entendu, plus fort et autrement, comment les personnages de « La Langue de ma mère » se créent en parlant, comment ces êtres résolument performatifs peuvent nous rappeler quelle nécessité il y a parfois à affirmer sa propre parole. Ce doit être ça, la liberté, en effet. Difficulté à communiquer et plaisir se mêlent dans ce que Jean-Noël Picq nomme « le monologue à tour de rôles » : « Effectivement, il y a pleins de discours différents, il n'y a pas de connivence, il n'y a d'entente possible qu'à travers des différences radicales, et le seul plaisir vient d'ailleurs de ces différences.

À chacun son monologue donc...

And here we go, Johnny. Go go, go!

Plaisir de la confrontation de ces monologues qui se heurtent et se répondent de très loin, et qui s'entendent si bien ce soir-là dans la boîte noire du Théâtre. C'est effectivement un autre geste que celui du livre, et c'est précisément là que s'exprime la force même du théâtre.

Là son utilité, là sa spécificité.

La Langue de ma mère met en jeu des personnages qui n'existent qu'à travers leur manière de parler. Parole fragmentaire, empruntée, parole perdue, vacillante : on peut y voir un lieu commun de l'analyse du théâtre contemporain. Mais ce lieu commun a du sens pour nous : dans la mise en scène seul comptera la difficile mise en œuvre de la parole, l'urgence de toujours dire, la nécessité de disposer à la fois de mots crus et de mots d'emprunt pour parler de l'amour au sens le plus large possible.

Dans cet *ici et maintenant* qu'est une représentation, Josée et Roger se mettront à parler par la bouche de leur fils Tom, avec lui et grâce à lui, ils tenteront de concilier un temps leurs ressentis, d'échapper à l'usure du couple sans pour autant parvenir à véritablement s'en détacher.

Roger et Josée sont tout simplement liés à tout jamais par l'amour et cela malgré l'horreur des épreuves. Et quand l'un meurt ou tombe, l'autre finit par le rejoindre.

Tom : « Entre ses doigts était placé un rosaire de perles dont la petite croix reposait sur son ventre. Plus haut, entre ses pouces, l'image mortuaire de son Plus Difficile; qu'elle avait toujours conservée dans son portefeuille. Le petit carton s'était feutré sur les bords et la photo elle-même était un peu jaunie. L'image me semblait à sa place, le

rosaie me paraissait être du folklore. Je ne l'avais jamais vu prier avec un chapelet, elle n'en avait pas la patience et, selon moi, pas le goût non plus. Ce n'était même plus du folklore, c'était un accessoire kitsch de l'industrie flamande des funérailles. Oui, mon père aussi en eut un dans ses doigts entrelacés quand il fut exposé deux ans plus tard chez le même entrepreneur, dans la même petite salle, comme il l'avait demandé expressément. L'image qu'il avait entre ses pouces était celle de sa femme. Lui aussi avait l'air paisible et il émanait même de lui un bonheur émouvant. Dans les deux cas, c'était un travail de professionnel. À un détail près. Il en va de l'embaumement comme de la peinture de portrait. On se concentre sur le visage, mais ce sont les mains qui sont les plus difficiles à faire. »

Lorsque Tom ponctuera la représentation, il ne fera référence qu'à la force du langage qui combat le silence et la honte de la mort, car pour lui, jamais nous y sommes préparés, jamais :

Tom : « Et cela est : où et quand j'en verrai l'occasion, je lutterai contre le silence par ma voix, je tenterai de contester le vide par ma parole, j'essaierai de me battre contre tout le papier du monde avec ma langue. Que ceci soit ma rébellion, ma révolte, contre le mucus, contre le râle d'agonie. Laissez-moi au moins cela comme mutinerie. Qu'il n'y ait plus une seconde, plus une feuille, plus un livre qui ne parle en cent mille langues, qui n'exalte le vocabulaire. Ne plus jamais se taire, toujours écrire, plus jamais sans parole. Je commence.

Pour conclure, le travail théâtral se démarquera avec justesse de l'œuvre de Tom Lanoye pour explorer **les espaces invisibles du livre**. Sa trame cachée, dirais-je. Il montrera comment on peut dépasser « ce respect de ce qui est écrit, formulé ou peint, et qui a pris forme » dénoncé par Antonin Artaud dans *Le Théâtre et son double*. « Nous avons le droit de dire ce qui a été dit et même ce qui n'a pas été dit d'une façon qui nous appartienne » même d'après une histoire vraie qui avait déjà pris forme – magistralement – en littérature. Ce droit, nous en feront usage à juste titre. Et on s'étonnera de redécouvrir grâce au théâtre ce qu'on croyait avoir déjà vu.

René Georges

Note pour une scénographie de Alain Roch

La scénographie (mouvements, objets et lumières) plonge ses racines dans la «mécanique» même de l'œuvre de Tom Lanoye. Très spatialisée, elle passe alternativement de larges volumes scéniques (étendus au hors cadre) au resserrage focal millimétrique (projecteur à cadres).

« La langue de ma mère » est une œuvre « satellitaire » avec option zoom : chercher l'humain

Entre autres options :



1-

Descendu sur scène par un élévateur ne transportant plus que lui (?), Tom rouvre un «container» massif et froid, sorte de caveau provisoire d'avant recyclage. Car, ne pouvant se résoudre- non à la perte d'objets familiers- mais à taire sa propre quête et sa mémoire des faits, Tom en extrait les objets «encore tièdes» utiles à sa démarche (certains objets relèvent de l'audio-visuel). Il les tourne, les détourne, les cueille afin de témoignages, d'inventaire social, (géo-) politique, à la recherche d'une humanité, d'un trésor immatériel à sauver du chaos universel.



2-

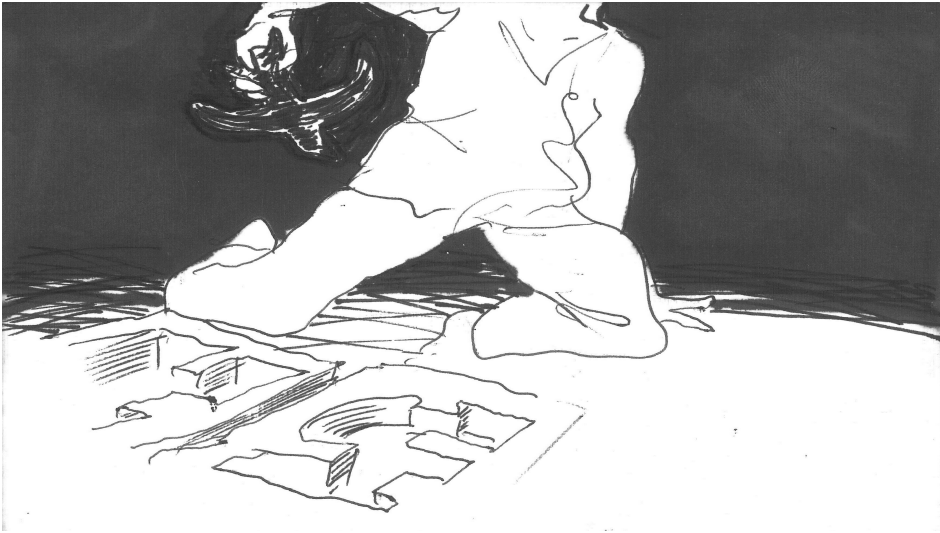


Quantité de choses pleuvent, suspendues (depuis les cintres) à vitesses et volumes variables comme s'élèvent de scène les mots de Tom aux lèvres du quel le public est suspendu. Chaque objet a son poids atomique et les mots le leur... Les objets scintillent, implorent, se dérobent, s'écrasent ou se posent. Tom les glane, grappille, enfile, coupe des fils avec des ciseaux de boucher, trousse et détrousse... enfin, leur donne du sens en leur attribuant des fonctions nouvelles, inédites (...).

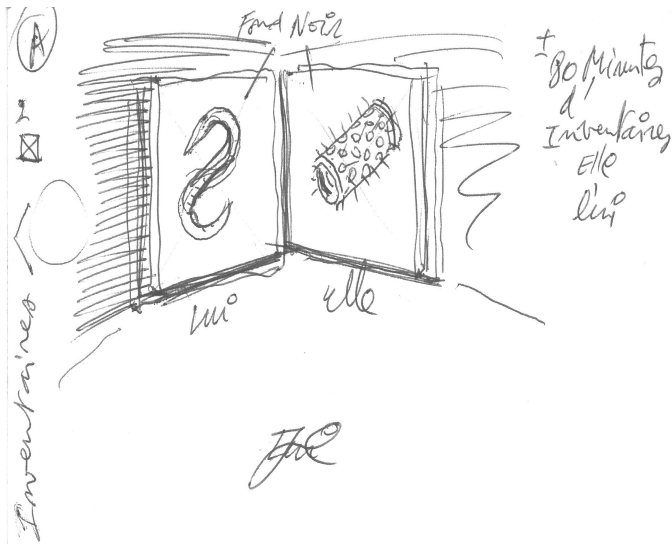
3-



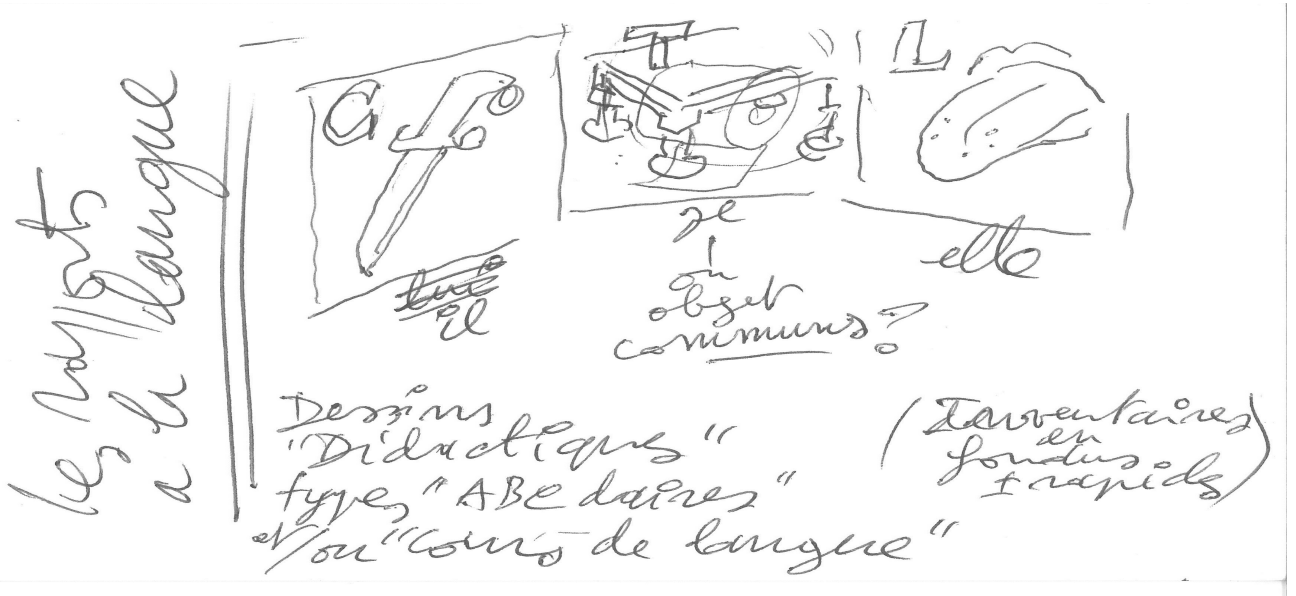
Tom approche d'une masse informe, malléable et rose, de taille humaine (d'un poids correspondant à la moyenne de ses deux parents). Puis il la façonne, esquisse des visages, des expressions (...), extrait des mottes pour figurer des objets, les charcute peut-être à l'aide d'outils de boucher (?) pour les refondre ensuite. C'est (é)mouvant, changeant, cela tient de l'imprévisible Golem capable de tout, du pire comme du meilleur. Les mains de Tom malaxent, pétrissent comme ses lèvres articulent les mots. Les personnages « secondaires » se réduisent à de petites mottes comme dans les travaux d'enfants ou des œuvres médiévales. Il n'y a pas de règles, aucune référence tangible, rien que la perception et l'interprétation de Tom.



Tom joue avec les objets sortis des boites



Associations d'idées à partir d'objets





Tom enfile la robe de chambre de Josée



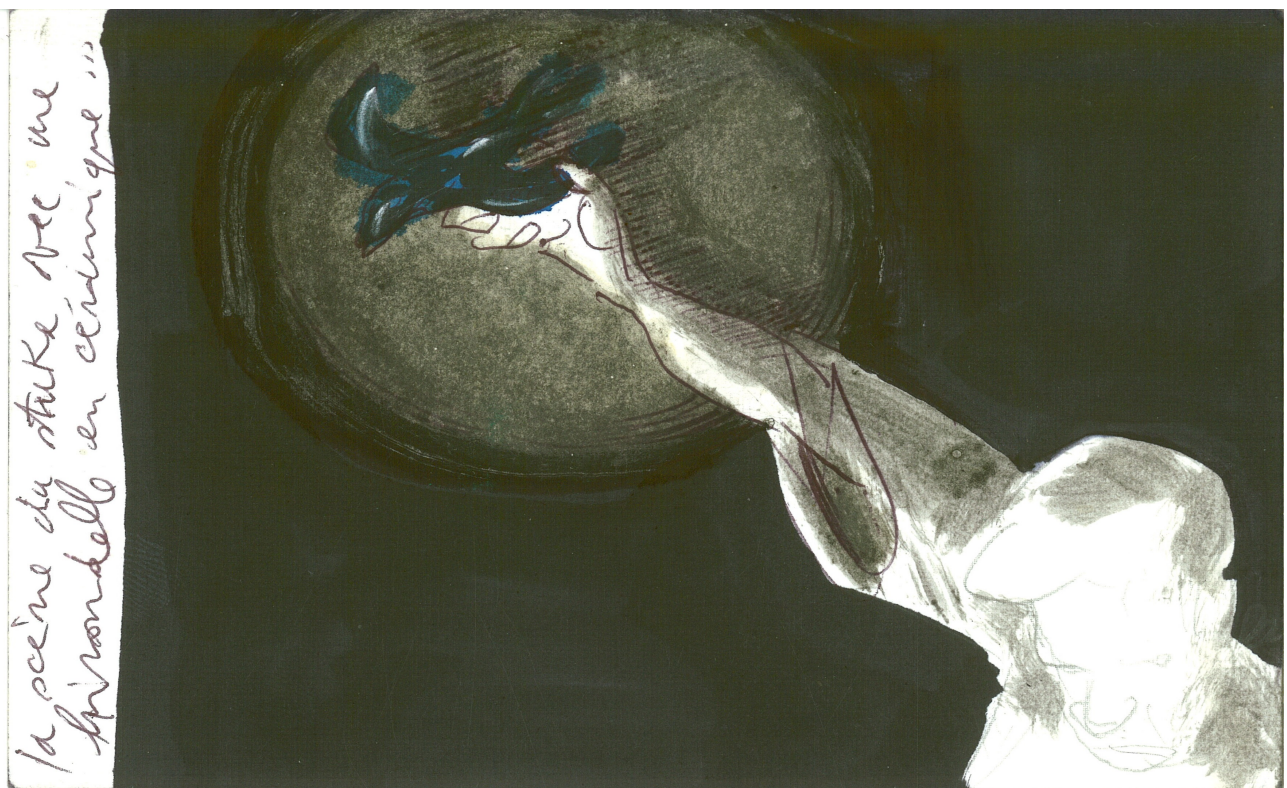
Tom utilise le lustre du salon. En bas les postures de Josée deviennent des personnages



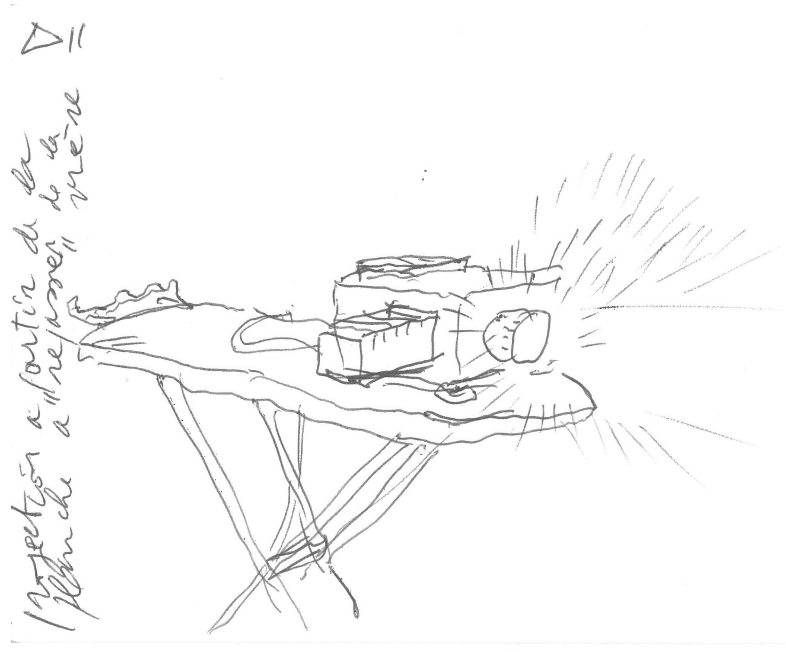


Projection de l'intérieur d'une caisse

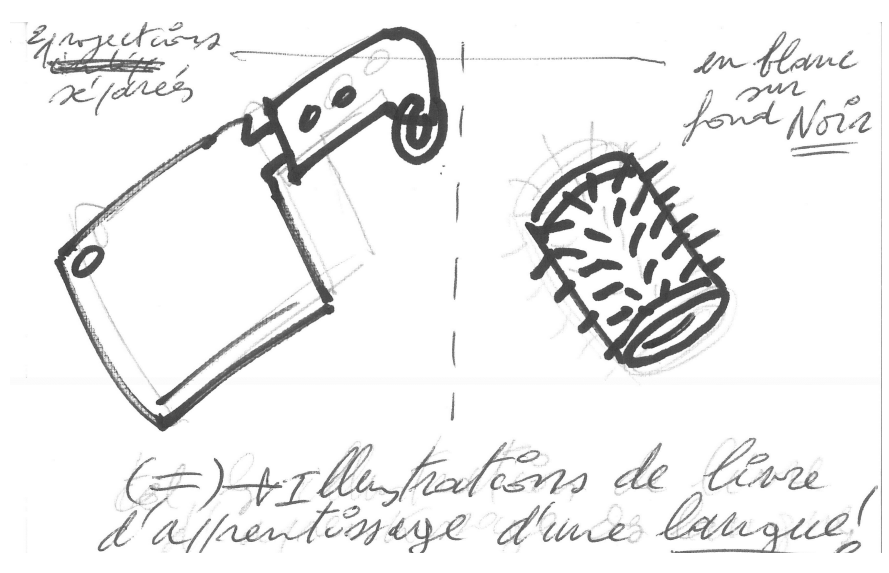
Projection d'une dia sur la porte du container: on voit Roger Verbeke en tenue de boucher

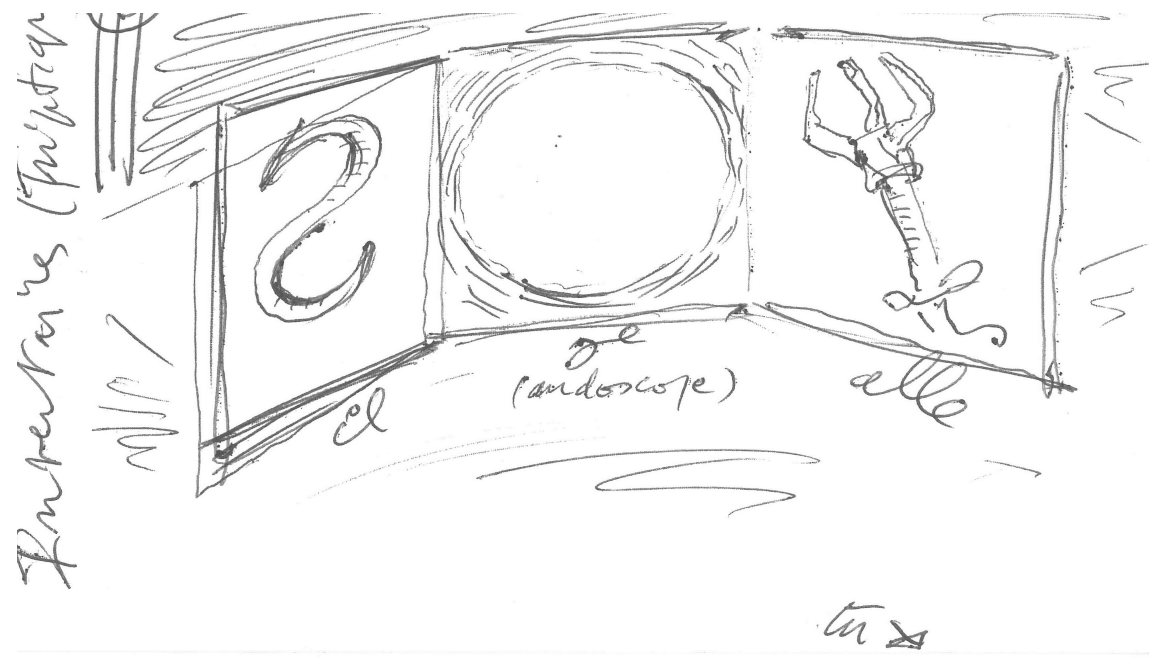
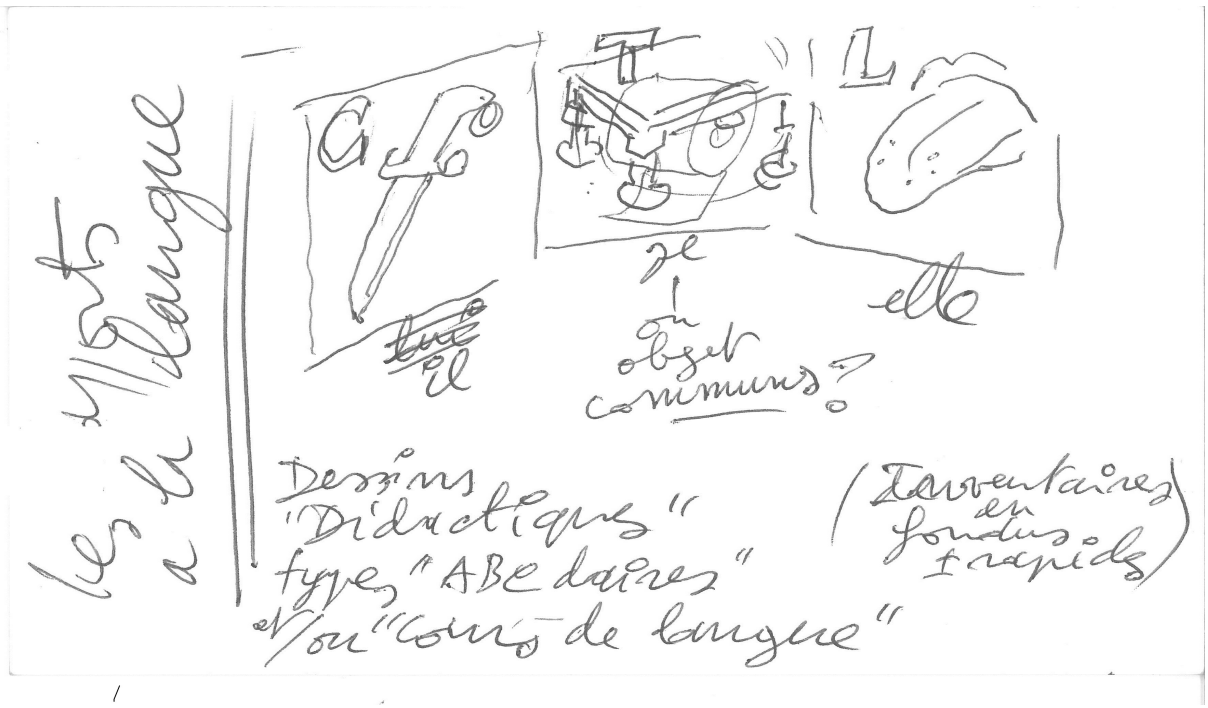


Une hirondelle en céramique devient un Stuka (avion de chasse allemand de la deuxième guerre mondiale)

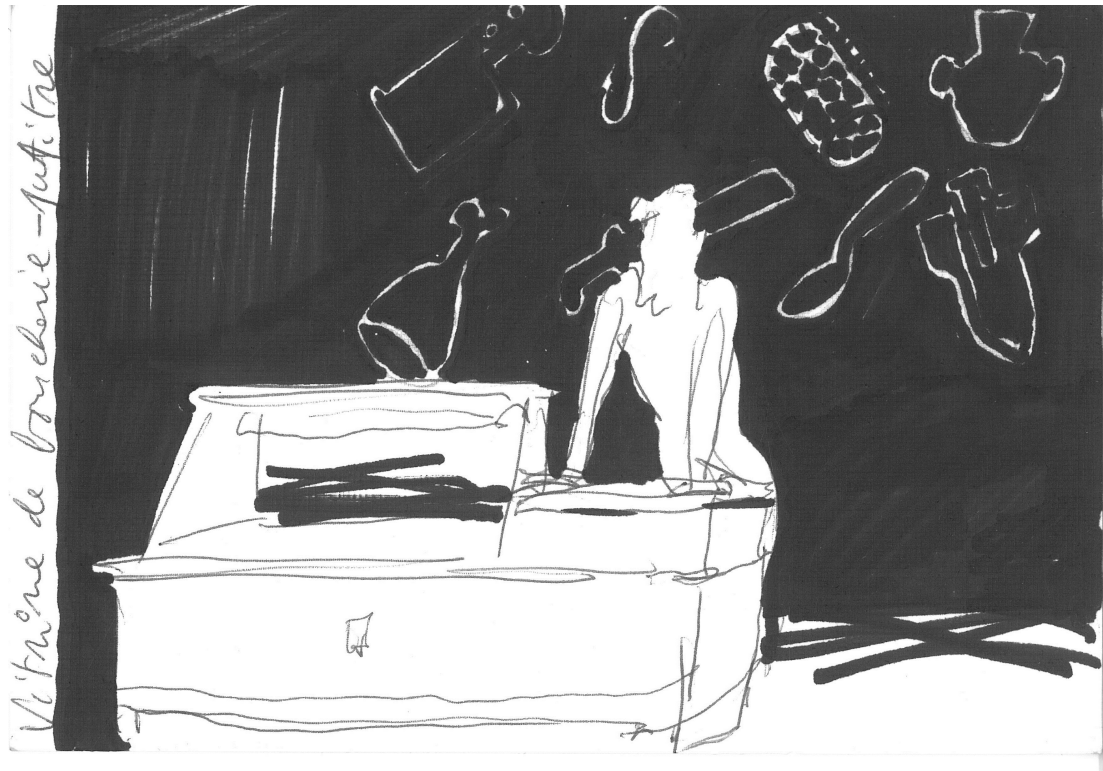


Appareil dia sur la planche à repasser de Josée Verbeke...



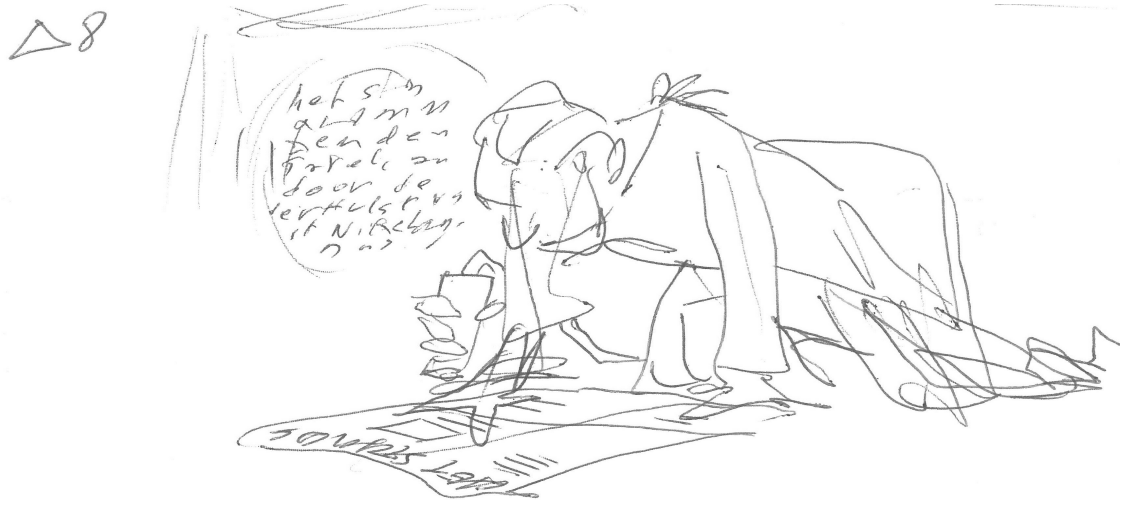


Dessins didactiques, avec associations d'idées par les objets (suite)...



Étal de Roger Verbeke complétée par des caisses en carton

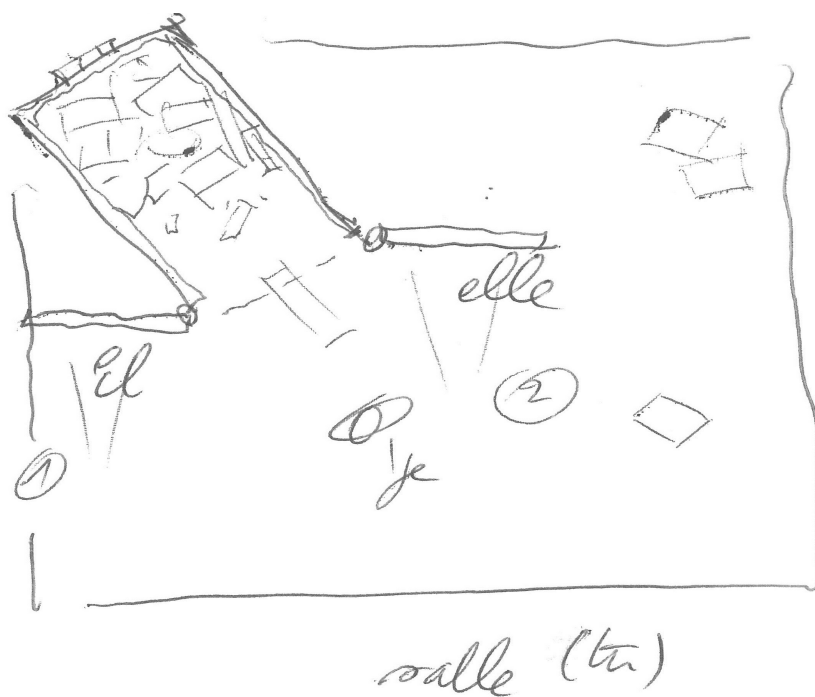




Tom en blouse d'hospital, un endoscope médical à la main (avec caméra) Au dessus détail de projection



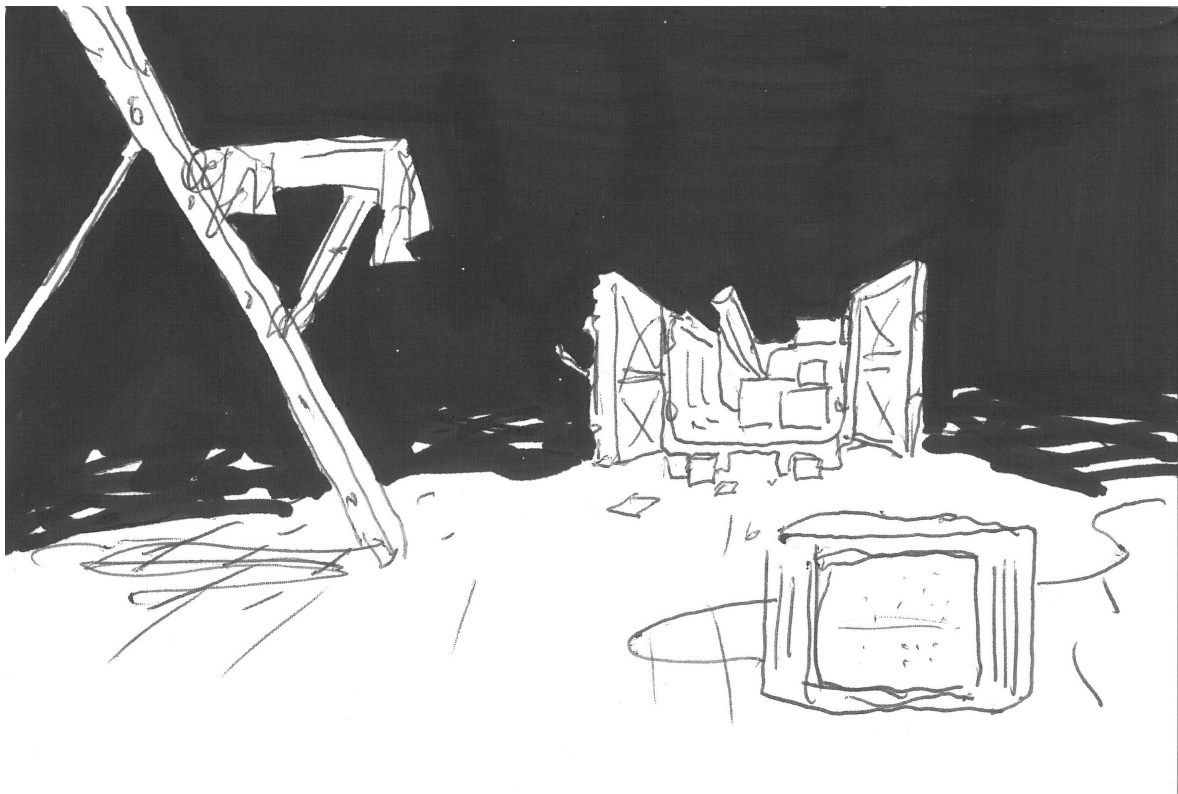
Suite endoscopie, Sint-Niklaas en maquette sera agrandie en direct ...



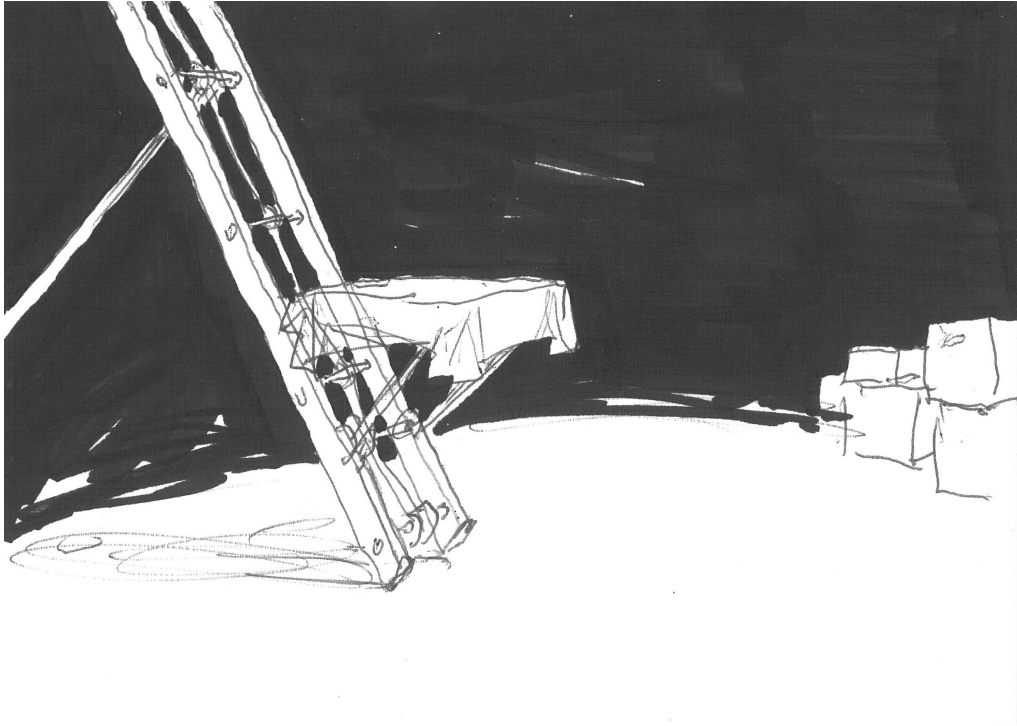
Le décor du dessus, le container (temps de montage 2 h)



Profile du container, manipulation par Tom

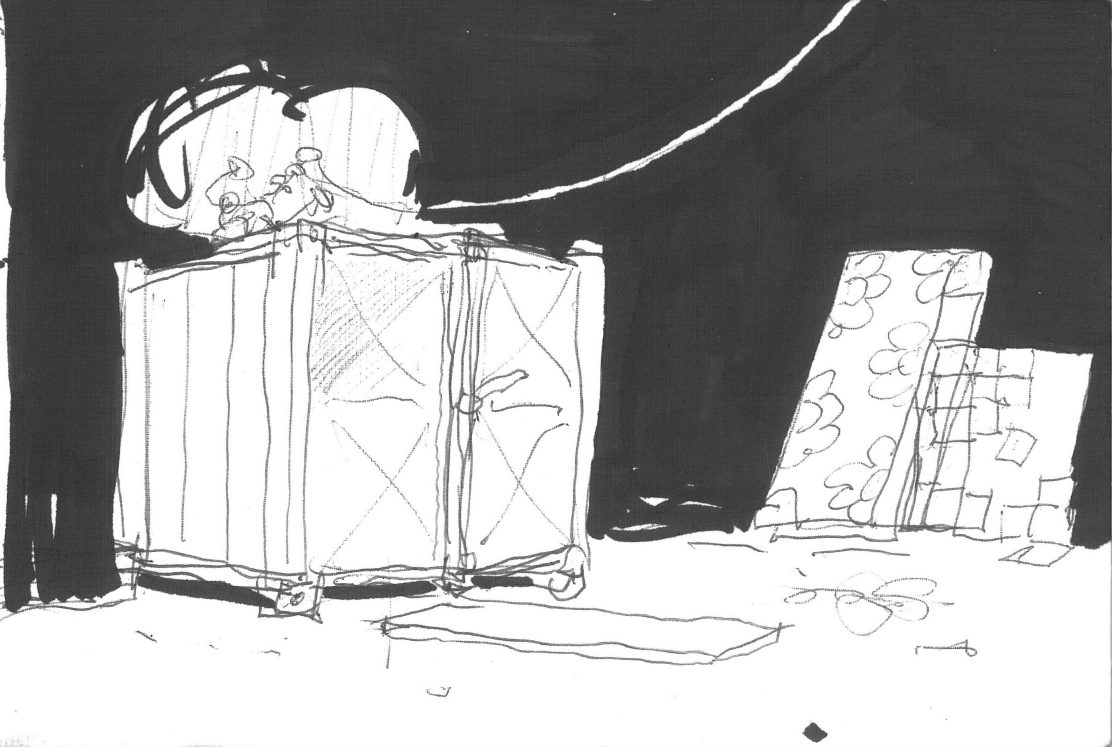


Le monte charge, à l'avant plan la télévision des Verbeke

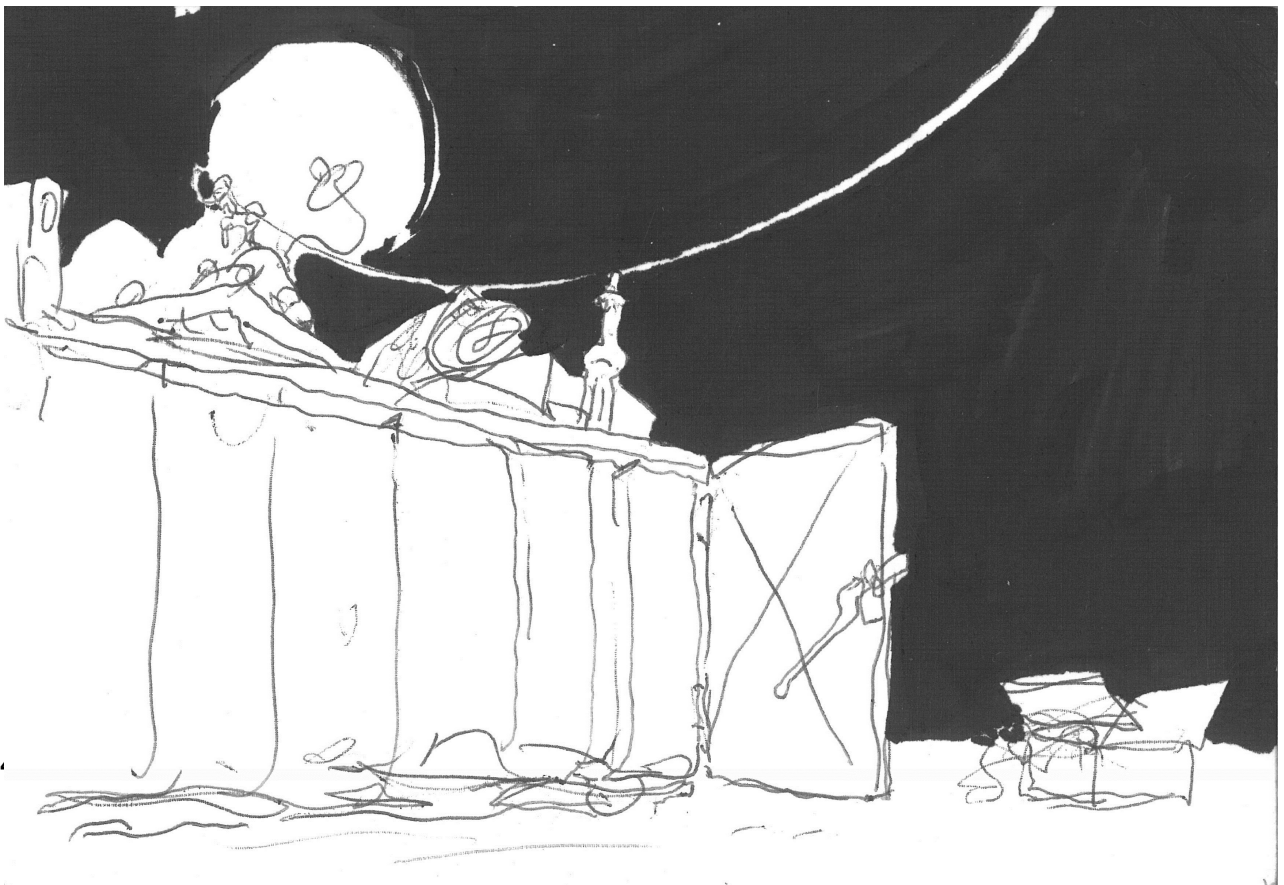


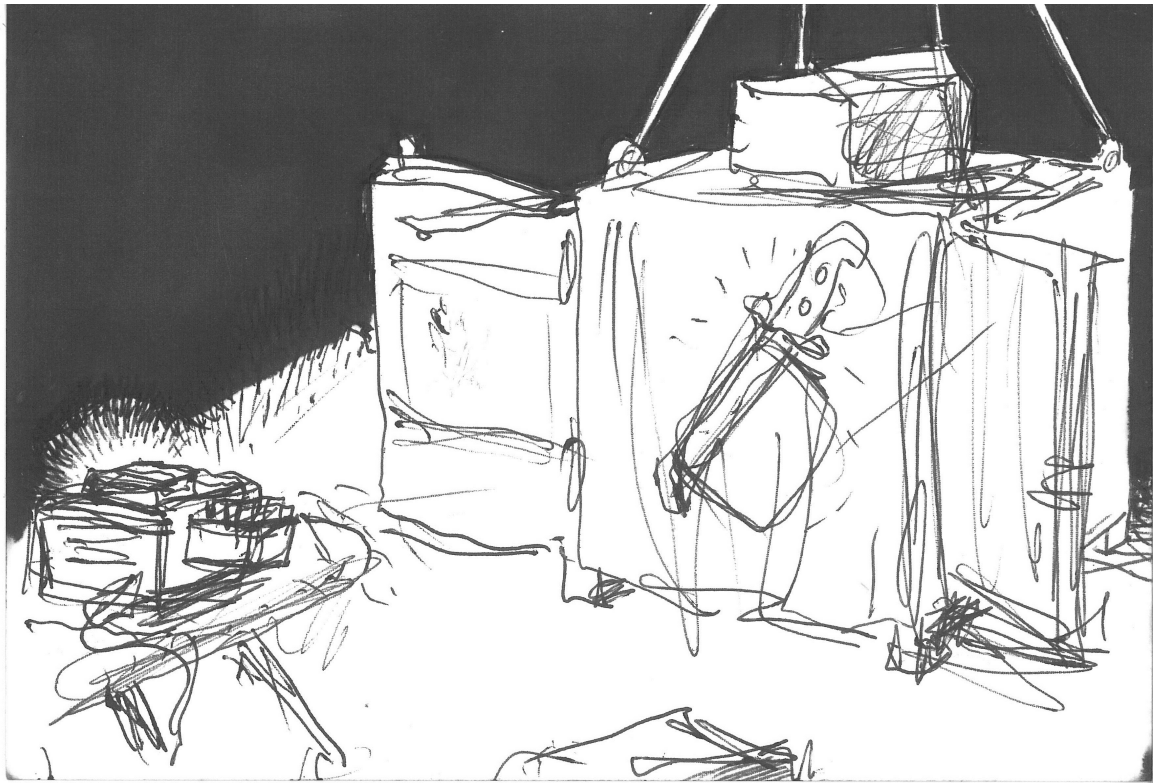
Le monte charge, devient une table à postures ou...

Au début l'aspect est d'impression de contence (bruit)

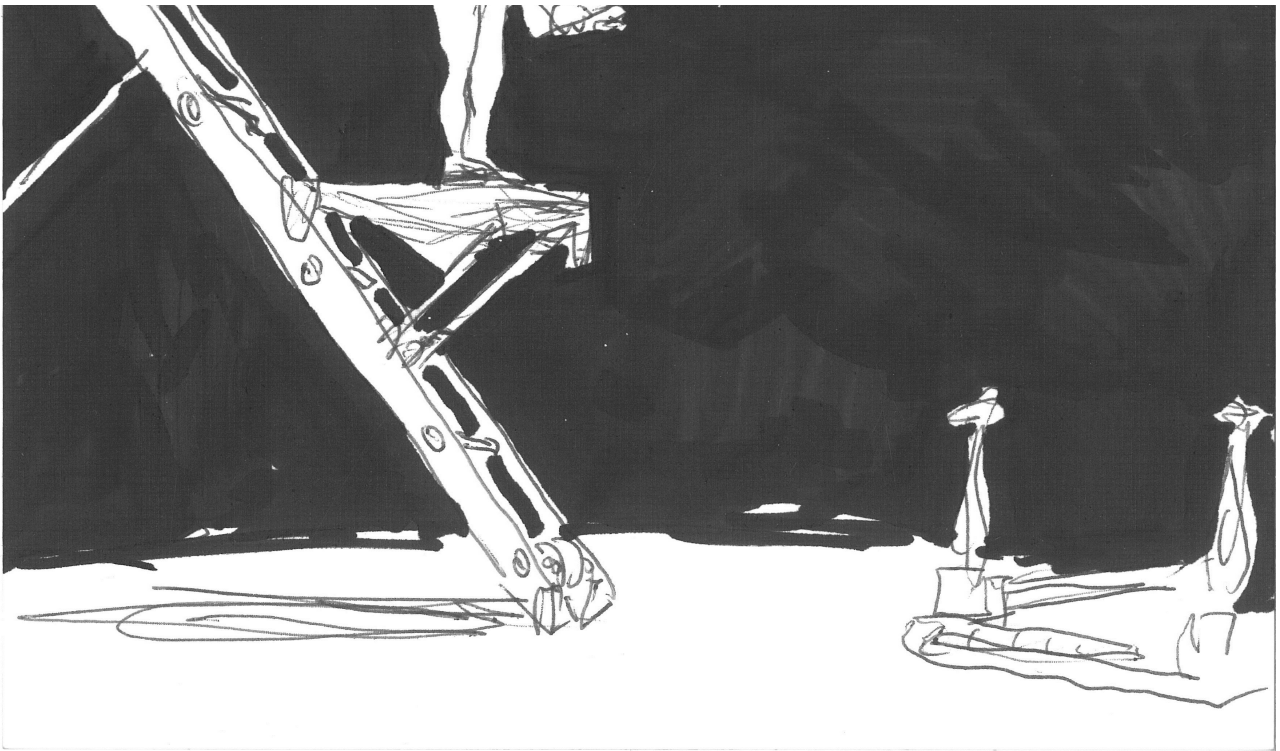


Vues du container avec les portes fermées, et le lustre du salon de Josée et Roger décroché et replié sur le toit du container

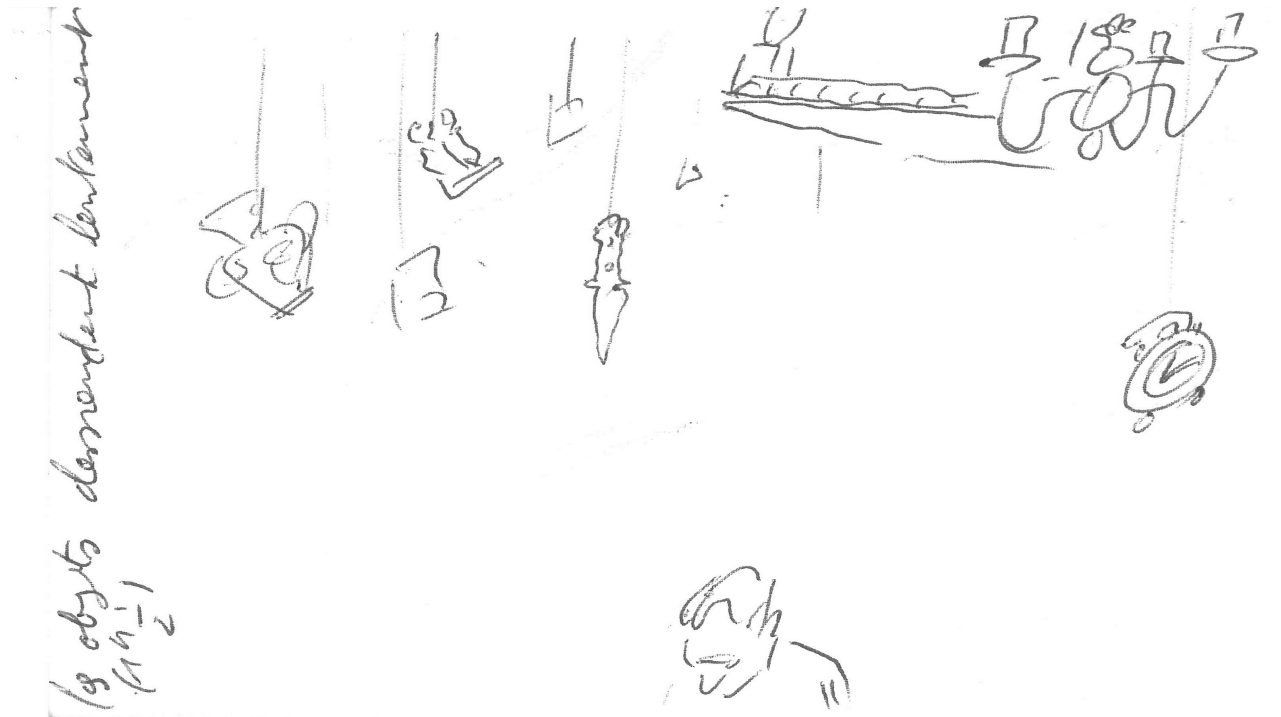




Projection sur le container

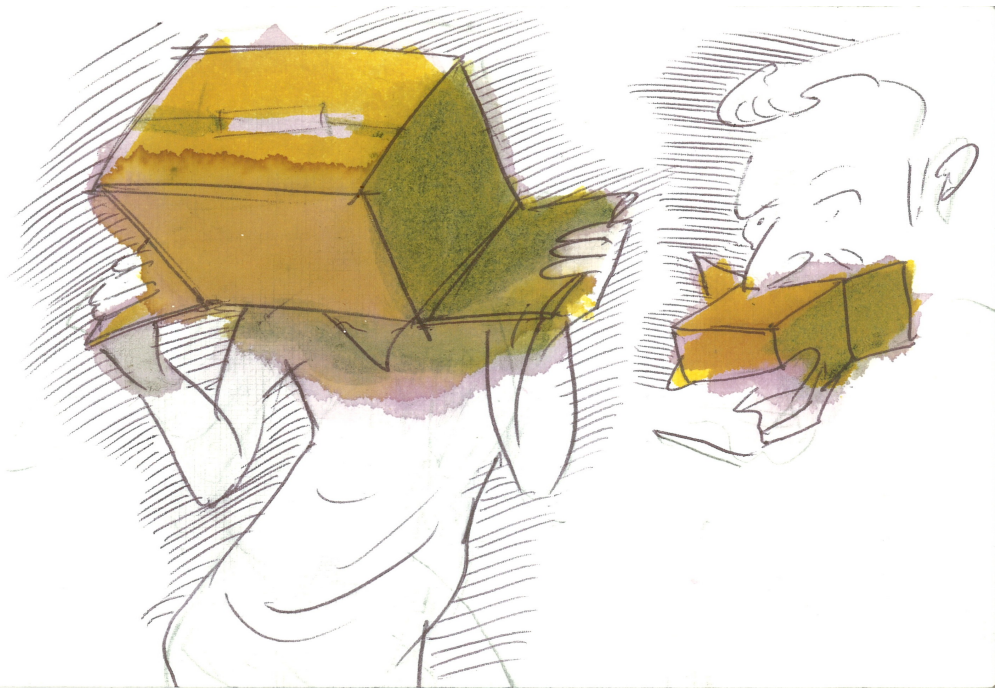


Le monte charge: découpe light

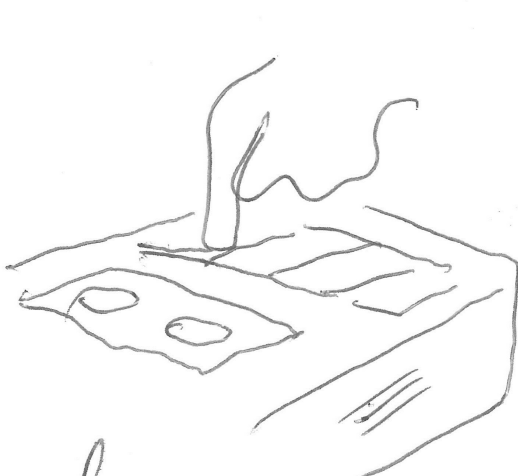


Les objets de Josée et Roger descendent du ciel... À explorer...Piste possible pour version plus légère de tournée

Pour ériger des points person-
nages l'acteur utilise des boîtes
ou des objets pour modifier sa
voix.



Détournement d'une caisse en carton par Tom pour créer des personnages, du off, des voix...



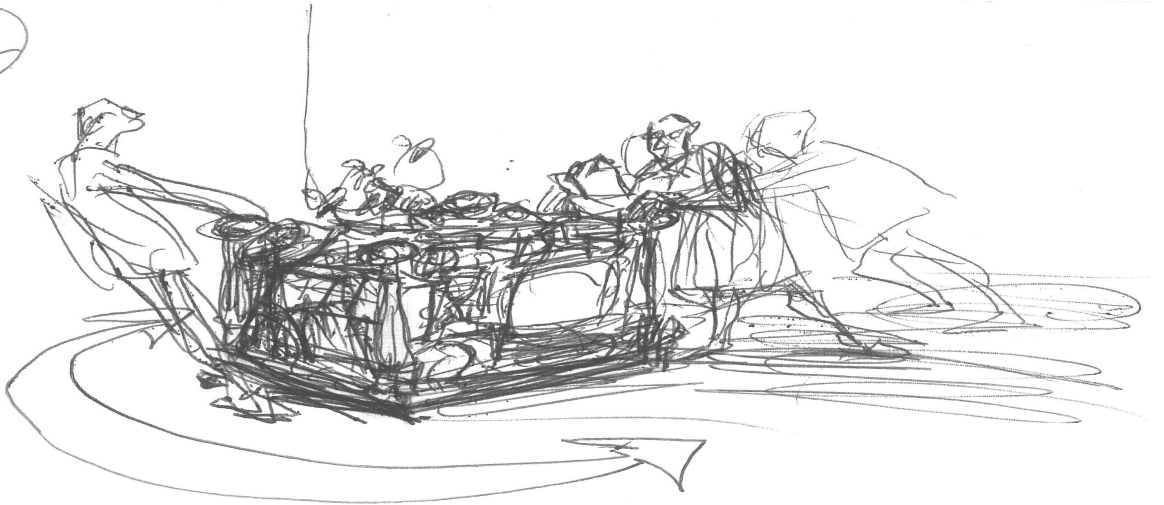
La bande
est dé-
roulée des
le lecteur

La cassette Audio
de l'éloge funèbre
du "Difficile"
est perilleusement effacée et tourne

à la
vitesse
inégalable

La cassette audio de l'éloge du plus difficile (le climax du spectacle)

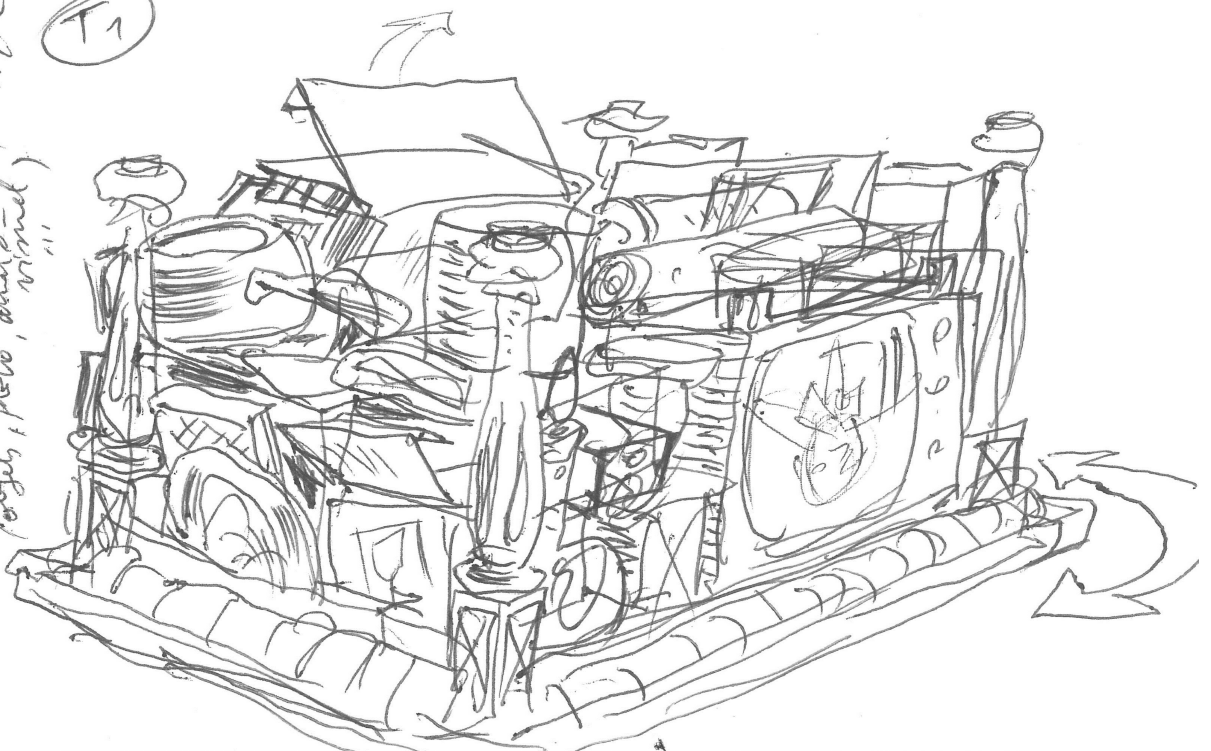
T2



Déplacement des objets de Josée et Roger Verbeke entassés dans le container

La Table contient tout / on
(objets, photo, anémone,
vase...)

T1



Détail des objets du container. Tout les objets des Verbeke.

CV DE ALAIN ROCH [Scénographe & accessoiriste]

Films d'auteurs 1997-2011

Story-boards et décors de films de fiction :

2011 « **Vices privés, vertus publiques** » de Nathalie André d'après le livre de Th. Cook. « La vague » de Jacques Deglas.

2010 Décors (en studio) du long métrage « **Fat Cat** » de Patricia Gelise et Nicolas Deschuyteneer.

2009 Conception et réalisation des décors pour « **L'abri** » d'Antoine Duquesne.

2007 Conception et décors et story-board pour « **Coup de Soleil** » de Frédéric Moy.

2005 story-board, décors, assistant réalisateur du film « **26.4** » de Nathalie André (sélection officielle au festival de Berlin, 2009).

2001 Story-board et conception des décors (en studio) du moyen métrage « **Chaque jour est un jour du mois d'août** » de Nathalie André ONE MOVE Production-Bruxelles (avec l'actrice Jacqueline Bir).

Comédien, décors et musique d'une séquence du film « **Le voyage immobile** » de Michel Jacquar RTB F Productions.

Etude pour le décor du film « **Apax** » de Michel Jacquar.

2001 Décor pour « **Assurance- vie** » de Jacques Deglas avec Yolande Moreau.

1997-2000 Assistant réalisateur : story-board, création du mécanisme des marionnettes articulées et réalisation des décors du film d'animation « **La fabrique d'anges** » sélectionné à plusieurs festivals dont le festival de Berlin, prix de la SABAM et de CANAL + (2001) d'Eva Visney - Silence Production Bruxelles.

Accessoiriste pour « **La vie sexuelle des Belges** » de Jan Bucquoy.

Création et réalisation d'accessoires pour **Aki Kaurismaki** pour le long métrage « **Aaltra** » de Benoît Delépine et Gustave Kervern. (Belgique - France - Finlande).

Réalisation de « **Story-board** » avec Jean-Pierre Berckmans RTB F Charleroi.

Réalisation de « **Moi y'en a pas avoir TV** » pour la télévision T.A.C. de Charleroi.

Films d'animation grand public
1993-1997

Lay-outman

Réalisation de 500 décors pour la série télévisée « **Iznogoud** »
SABAN INTERNATIONAL PARIS, BELVISION-BRUXELLES.

Réalisation des décors de 2 épisodes de la série télévisée « **Billy the Cat** » BELVISION-BRUXELLES.

Décorateur

Réalisation de 12 épisodes à l'aquarelle de moyens métrages « **Souris-Souris** » (TV cinéma)
SOFIDOC_BRUXELLES.

Concept et dessins

1988 clip télévisé Namur Design (évolution du vêtement et du mobilier) avec Stéphane Libersky.

Concepteur et scénographe d'expositions thématiques :

2008 «**Il n'y a pas de sottises écrites**», exposition - ateliers. Centre culturel d'Evere (exposition itinérante).

2005 «**A la rencontre de votre voisin**».

Projet pédagogique et carnet illustré à disposition des écoles.

2005 «**L'invention de l'autre**», la représentation de l'être humain. Palais des Beaux-arts de Charleroi.
Ateliers cinématographiques.

2004 «**Box**», un voyage dans le cerveau d'un artiste. Palais des Beaux-Arts de Charleroi. Ateliers pour enfants, adolescents et adultes.

2004 «**Enfants, auteurs d'une ville nouvelle**» ateliers pour enfants de 3 à 4ans. Charleroi, école du Grand Central, exposition.

Graphiste de la Bibliothèque Hergé.

Illustrateur 2005 «**L'Histoire à trous**» d'Anita Van Belle - livrets pédagogiques à propos de littérature.

Projet réalisé en partenariat avec la Bibliothèque Hergé.

Création de logos

2004 Logos pour **le théâtre du Golem** de Christian Ferroge.

2010 Logos des fédérations wallonnes et nationales des marionnettistes....etc

Autres expériences

1973-2001

Professeur d'illustration et de bandes dessinées (cours du soir)

ACADÉMIE ROYALE DES BEAUX-ARTS DE BRUXELLES

Professeur de croquis d'anatomie et de mouvements

Formation destinée aux professionnels du cinéma d'animation

STUDIOS SOFIDOC – BLEU CERISE

Professeur assistant dans la section Graphisme et Image

ACADEMIE ROYALE DES BEAUX-ARTS

Réalisation de 10 illustrations pour l'article de Y. Depelsenaire du périodique « **La Part de l'œil** » (techniques mixtes)

Thème du dossier : Arts Plastiques et Psychanalyse

Réalisation d'illustrations du livre « **Sole Flight** » de Jean-Marie Flémal

EDITIONS PUZZLE

1973-1977

Employé à l'**OPERA NATIONAL- BALLET DU 20È SIÈCLE** avec comme principe convenu d'y

exercer successivement tous les métiers relatifs au décor de scène : construction, sculpture, accessoires, peinture, maquettes et plans.

Formation

1974-1975

Formation complète (soir) aux métiers de la scène (théâtre, marionnettes, décors, danse classique, mime, masques...)

Théâtre des Jeunes de la Ville de Bruxelles
(actuellement Théâtre de la Montagne Magique)

1977 Diplôme d'Etudes Supérieures Artistiques
Section : graphisme et image
Académie Royale des Beaux-arts de Bruxelles

1975-1979

Cours de gravure et d'image imprimée (soir)
Académie des Beaux-arts de Charleroi

Centres d'intérêt

Histoire de l'art- préhistoire du cinéma

Projet du musée des techniques et du spectacle cinématographique à Mons

Accompagnement au piano de films muets.

Membre du jury à la Cambre et aux Académies de Bruxelles et Charleroi.

En 1996, membre de l'équipe fondatrice du cinéma Nova (ex-Arenberg) consacré au cinéma d'auteur, Bruxelles.

Contact:

Xk Theater Group

René Georges (directeur artistique)

18, Rue du Centenaire

5170 Profondeville (Belgique)

Fax: +32(0)2/647 28 22

GSM: +32(0)488 285 024

www.xktheatergroup.be

info@xktheatergroup.be